devenir l'un des meilleurs chanteurs du monde, dont la voix mélodieuse fut écoutée dans les palais des rois et les demeures des reines. Venant d'un faubourg misérable de Philadelphie, Marian Anderson s'est distinguée comme la plus grande contralto du monde, au point que Toscanini déclara qu'il n'y a par siècle qu'une seule voix comme la sienne et que Sibelius s'exclama que son plafond était trop bas pour une telle voix. A partir de circonstances pénibles, George Washington Carver se fit une place inoubliable dans les annales de la science. Ralph J. Bunche, petit-fils d'un prédicateur esclave, a fait preuve en diplomatie d'une distinction remarquable. Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux exemples qui nous rappellent que, si même nous ne jouissons pas de la pleine liberté, nous pouvons dès maintenant apporter quelque chose.

De toutes parts, nous sommes appelés à travailler sans repos afin d'exceller dans notre carrière. Tout le monde n'est pas fait pour un travail spécialisé; moins encore parviennent aux hauteurs du génie dans les arts et les sciences; beaucoup sont appelés à être des travailleurs dans les usines, les champs et les rues. Mais il n'y a pas de travail insignifiant. Tout travail qui aide l'humanité a de la dignité et de l'importance; il doit donc être entrepris avec une perfection qui ne recule pas devant la peine. Celui qui est appelé à être balayeur de rues doit balayer comme Michel-Ange peignait ou comme Beethoven composait, ou comme Shakespeare écrivait. Il doit balayer les rues si parfaitement que les hôtes des cieux et de la terre s'arrêteront pour dire : « Ici vécut un grand balayeur de rues qui fit bien son travail. » C'est ce que voulait dire Douglas Mallock quand il écrivait :

> « Si tu ne peux être pin au sommet du coteau
> Sois broussaille dans la vallée,

Mais sois la meilleure petite broussaille
Au bord du ruisseau.
Sois buisson, si tu ne peux être arbre.
Si tu ne peux être route, sois sentier;
Si tu ne peux être soleil, sois étoile;
Ce n'est point par la taille que tu vaincras;
Sois le meilleur, quoi que tu sois. »

Examinez-vous sérieusement afin de découvrir ce pour quoi vous êtes faits et alors donnez-vous avec passion à son exécution. Ce programme clair conduit à la réalisation de soi dans la longueur d'une vie d'homme.

II

Certains ne dépassent jamais cette première dimension. Ce sont peut-être des individus brillants qui développent superbement leurs propres capacités, mais ils sont enchaînés par un égocentrisme paralysant. Ils vivent dans les limites étroites de leurs ambitions et désirs personnels. Quoi de plus tragique que de découvrir un individu enlisé et asphyxié dans la longueur de la vie?

Si la vie doit être achevée, elle doit, outre sa longueur, inclure aussi sa largeur : la préoccupation du bien-être des autres. On n'a pas appris à vivre tant qu'on ne s'est pas élevé au-dessus des limites étroites de ses affaires personnelles pour jeter un regard plus large sur ce qui concerne toute l'humanité. La longueur sans la largeur est comme un fleuve sans débouché vers l'océan. Stagnant, dormant et croupissant, il manque et de vie et de fraîcheur. Pour avoir un sens et une force créatrice, notre intérêt personnel doit être marié à l'intérêt pour autrui.

Quand Jésus a décrit symboliquement le jugement dernier, il a clairement indiqué sur quelle base s'opérera la séparation des brebis et des boucs : ce que nous aurons fait pour les autres. L'homme ne sera interrogé ni sur le nombre de ses diplômes ni sur le montant de sa fortune, mais bien sur ses actions en faveur des autres. Avez-vous nourri les affamés ? donné un verre d'eau à l'assoiffé ? un vêtement à celui qui était nu ? avez-vous visité les malades et assisté les prisonniers ? Telles sont les questions posées par le Seigneur de la vie. En un sens, chaque jour est jour de jugement : par nos actions et nos paroles, par nos silences et nos discours, nous écrivons sans cesse dans le Livre de la Vie.

La lumière est venue dans le monde et chacun doit décider s'il marchera à la lumière d'un altruisme créateur ou dans les ténèbres d'un égoïsme destructeur. C'est là le jugement. La question la plus permanente et la plus urgente de la vie est celle-ci : « Que faites-vous pour les autres ? »

Dieu a construit le monde de telle sorte que les choses ne tournent pas rond si les hommes ne se montrent pas actifs dans la dimension de la largeur. Le « je » ne peut atteindre sa vraie taille sans le « tu ». Le soi ne peut être soi sans d'autres soi. Les socio-psychologues nous disent que nous ne pouvons être des personnes sans relation avec d'autres personnes. Toute vie est une relation et tous les hommes sont interdépendants. Et cependant nous continuons à voyager sur une route revêtue de l'enduit glissant d'un égoïsme désordonné. La plupart des problèmes tragiques auxquels nous sommes confrontés dans le monde actuel reflètent l'incapacité de l'homme à ajouter la largeur à la longueur.

On le voit nettement dans la crise raciale qui affecte notre nation. La tension raciale résulte du fait que beaucoup de nos

frères blancs sont excessivement concernés par la longueur de la vie : leurs positions économiques privilégiées, leur puissance politique, leur statut social, ce qu'ils appellent leur *way of life*. Si seulement ils ajoutaient la largeur à la longueur — le regard vers autrui au regard sur soi — nos querelles discordantes seraient changées en une belle symphonie de fraternité.

La nécessité d'additionner largeur et longueur se voit également dans les relations internationales. Aucune raison ne peut vivre isolée. Ma femme et moi avons eu le privilège de faire à l'Inde une visite inoubliable. Notre voyage dans ce pays connut de nombreux moments de grande satisfaction, mais aussi de nombreux moments d'abattement. Comment n'être pas déprimé quand on voit de ses propres yeux des millions de gens se coucher affamés ? Comment éviter d'être déprimé quand on voit de ses propres yeux des millions de gens dormir au bord des routes ? Comment n'être pas déprimé quand on apprend que sur une population dépassant les 435 millions, 350 millions ont un revenu annuel inférieur à 70 dollars et que la plupart n'ont jamais vu ni un médecin ni un dentiste ?

Pouvons-nous en Amérique ne point nous sentir concernés par de telles conditions ? La réponse est non, énergiquement. Notre destin en tant que nation est lié au destin de l'Inde. Aussi longtemps que l'avenir de l'Inde, ou de toute autre nation, n'est pas assuré, notre propre avenir n'est pas assuré. Nous devons nous servir de nos vastes ressources pour aider les pays non encore développés. N'avons-nous pas dépensé beaucoup trop de notre budget national à l'établissement de bases militaires autour du monde et beaucoup trop peu à l'établissement de bases d'intérêt et de compréhension authentique ?

En dernière analyse tous les hommes sont interdépendants et par conséquent impliqués dans une seule et même évolution.

Inévitablement, nous sommes le gardien de notre frère, en raison de la structure corrélative de la réalité. Ni peuple ni individu ne peuvent vivre dans l'isolement. John Donne a traduit cette vérité en termes parlants, lorsqu'il a affirmé :

> « Nul n'est une île, se suffisant à soi-même; tout homme est un morceau de continent, une partie du tout; si une terre est enlevée par la mer, l'Europe y perd, que ce soit un simple promontoire ou le château de ton ami ou le tien; toute mort d'homme me diminue parce que je suis part de l'espèce humaine; ne demande donc jamais pour qui sonne le glas : il sonne pour toi. »[3]

Reconnaître cette unité de l'humanité et la nécessité d'un souci fraternel et actif pour le bien-être des autres, c'est la largeur de la vie humaine.

III

Il reste une troisième dimension d'une vie vraiment achevée, sa hauteur, ce qui tend vers le haut, vers quelque chose de plus grand que l'humanité. Nous devons nous dresser au-dessus de la terre et faire allégeance à cet Être éternel qui est la source et le fondement de toute réalité. Si nous ajoutons la hauteur à la longueur et à la largeur, nous assurons à la vie son parfait achèvement.

Comme les uns ne vont jamais au-delà de la longueur, d'autres ne dépassent jamais la combinaison longueur et largeur. Ils développent brillamment leurs possibilités personnelles et ont un authentique souci humanitaire. Mais ils tournent trop court. Ils sont tellement liés à la terre qu'ils en concluent que l'humanité est Dieu. Ils cherchent à vivre sans un ciel.

3. *Méditation XVII* (extrait).

Plusieurs raisons expliquent probablement pourquoi l'homme moderne a négligé cette troisième dimension. Certains ont des doutes intellectuels sérieux. Considérant les horreurs du mal, naturel et moral, ils demandent : « S'il y a un Dieu bon et tout-puissant, pourquoi permet-il la douleur et la souffrance imméritées ? » Leur impuissance à donner à cette question une réponse adéquate les conduit à l'agnosticisme. D'autres aussi trouvent difficile de faire cadrer leurs découvertes scientifiques et rationnelles avec des dogmes parfois non scientifiques de la religion et des conceptions primitives au sujet de Dieu.

Je soupçonne cependant qu'une majorité de gens figurent encore dans une autre catégorie. Ce ne sont pas des théoriciens de l'athéisme, mais des athées pratiques. Ils ne nient pas en paroles l'existence de Dieu, mais rejettent constamment son existence de leurs vies. Ils vivent comme si Dieu n'existait pas. Cette éviction de Dieu de l'agenda de leurs vies peut être fort bien un processus inconscient. La plupart des hommes ne disent pas : « Adieu, Seigneur, je vous abandonne. » Mais ils se laissent entraîner à ce point dans les affaires de ce monde qu'ils sont inconsciemment emportés par la vague déferlante du matérialisme et pataugent dans les eaux troubles du laïcisme. Vivant dans ce que le professeur Sorokin a appelé « une culture des sens », l'homme moderne ne croit qu'aux choses qu'il peut appréhender par ses cinq sens.

Mais cet essai de substituer un univers centré sur l'homme à un univers centré sur Dieu ne conduit qu'à se sentir frustré plus profondément encore. Reinhold Niebuhr a dit : « Depuis 1914, un événement tragique a suivi l'autre comme si l'histoire était faite pour réfuter les vaines illusions de l'homme moderne. » Nous voguons sur les mers de l'histoire moderne comme un

navire sans boussole. Nous n'avons ni pilote ni sens de l'orientation. Nous doutons de nos doutes et nous nous demandons si, après tout, il n'y aurait pas en vérité quelque force spirituelle sous-tendant la réalité.

Malgré nos dénégations théoriques, nous avons des expériences spirituelles qui ne peuvent être expliquées en termes matérialistes. Malgré notre culte de l'ordre naturel, nous nous heurtons sans cesse à quelque chose, au-dessus de nous, qui nous fait nous demander comment l'ordonnance splendide de l'univers pourrait être le résultat du jeu fortuit des atomes et des électrons. Malgré notre respect immodéré des choses matérielles, quelque chose sans cesse nous rappelle la réalité de l'invisible. Le soir, nous regardons vers les étoiles qui ornent les cieux comme des lanternes d'éternité. Sur le moment, nous pouvons penser que nous voyons tout, mais quelque chose nous rappelle que nous ne voyons pas la loi de la gravitation qui les fixe à leur place. Ravis, nous admirons la beauté architecturale d'un temple impressionnant de Dieu, mais quelque chose bientôt nous rappelle que nos yeux ne peuvent saisir cette cathédrale dans sa réalité totale. Notre regard n'a pas pénétré dans l'intelligence de l'architecte qui en a établi le plan. Nous ne pouvons jamais voir l'amour et la foi de tous ceux dont les sacrifices ont rendu la construction possible. Nous regardant l'un l'autre, nous décidons très vite que notre perception du corps physique est une vision de tout ce que nous sommes. En ce moment, vous regardez cette chaire et me voyez prêchant ce sermon; vous pouvez immédiatement en conclure que vous voyez Martin Luther King. Mais alors vous vous souvenez que vous ne voyez que mon corps, qui par lui-même ne peut ni raisonner ni penser. Jamais vous ne pouvez voir le *moi* qui me fait moi et jamais je ne puis voir le *vous* qui vous fait vous. Ce quelque chose d'invisible que nous appelons la personnalité

est au-delà de notre apparence physique. Platon avait raison lorsqu'il disait que le visible est une ombre projetée par l'invisible.

Dieu est toujours dans son univers. Nos réalisations techniques et scientifiques ne peuvent le bannir ni de l'espace microcosmique de l'atome ni des vastes et insondables étendues de l'espace interstellaire. Vivant dans un univers où les distances de certains corps célestes doivent être mesurées en milliards d'années-lumière, l'homme moderne s'écrie avec le Psalmiste d'autrefois : « Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains, la lune et les étoiles que tu créas, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ? »[4]

Je voudrais vous presser d'accorder priorité à la recherche de Dieu. Laissez son esprit pénétrer votre être. Pour faire face aux difficultés et aux épreuves de la vie, vous avez besoin de lui. Avant que la barque de votre vie atteigne son dernier port, elle rencontrera des tempêtes longues et indécises, des vents hurlants et impétueux, des mers agitées qui font s'arrêter le cœur. Si vous n'avez pas en Dieu une foi profonde et patiente, vous serez sans force pour affronter les délais, les désappointements et les vicissitudes qui sont inévitables. Sans Dieu, tous nos efforts se réduisent en cendres et nos aurores en nuits profondes. Sans lui, la vie est un drame insensé où manquent les scènes décisives. Mais avec lui, nous sommes capables de monter des vallées agitées aux sommets de la paix intérieure et de découvrir les étoiles radieuses de l'espérance dans les profondeurs des nuits les plus déprimantes de la vie. Saint Augustin l'a bien dit : « Tu

4. Psaume 8, 4-5.

nous a faits pour toi et notre cœur est sans repos jusqu'à tant qu'il repose en toi. »[5]

Un vieux et sage prédicateur se rendit dans un collège pour y prêcher aux bacheliers. Après son sermon, il s'attache à bavarder avec les élèves de la classe supérieure. Il s'entretint avec un élève jeune et brillant, appelé Robert. Sa première question à Robert fut : « Quels sont vos projets d'avenir ? » — « Je compte aller immédiatement à l'école de Droit », répondit Robert. « Et ensuite ? » s'informa le prédicateur. « Eh bien, répondit Robert, je pense à me marier, fonder une famille et m'établir solidement dans la pratique du Droit. » — « Et ensuite, Robert ? » poursuivit le prédicateur. Robert répliqua : « Je dois dire franchement que j'espère retirer pas mal d'argent de l'exercice de ma profession, prendre ainsi ma retraite assez tôt et passer un bon bout de temps à parcourir le monde, ce que j'ai toujours désiré faire. » — « Et ensuite, Robert ? » ajouta le prédicateur avec une insistance presque ennuyeuse. « Je n'ai pas d'autres projets », dit Robert. Alors, le regardant dans une attitude qui exprimait la pitié et un intérêt paternel, le prédicateur lui dit : « Jeune homme, vos projets sont trop courts. Ils ne couvrent que soixante-quinze ans, cent au maximum. Vous devez faire vos projets assez grands pour y inclure Dieu et assez vastes pour y embrasser l'éternité. »

C'est un avis très sage. Je crains que beaucoup d'entre nous tâtonnent encore dans des projets qui sont volumineux en quantité mais réduits en qualité, des projets qui s'étalent au plan horizontal du temps au lieu de s'élever au plan vertical de l'éternité. Moi aussi, je voudrais vous presser de faire vos plans assez grands et assez larges pour qu'ils échappent aux chaînes du temps et aux entraves de l'espace. Donnez vos vies — tout ce que vous

5. *Confessions*, Livre I, chap. I (traduction L. de Mondadon).

avez et tout ce que vous êtes — au Dieu de l'univers dont les desseins sont immuables.

Où trouvons-nous ce Dieu? Dans une éprouvette? Non. Où, sinon en Jésus-Christ, le Seigneur de nos vies? Non seulement le Christ est semblable à Dieu, mais Dieu est semblable au Christ. Le Christ est le Verbe fait chair. Il est le langage de l'éternité traduit dans les mots du temps. Si nous avons à savoir ce qu'est Dieu et à comprendre ses desseins sur l'humanité, nous devons nous tourner vers le Christ. En nous vouant de façon absolue au Christ et à sa voie, nous participerons à ce merveilleux acte de foi qui nous conduira à la vraie connaissance de Dieu.

Quelle est donc notre conclusion? Aimez-vous vous-mêmes, si cela veut dire un intérêt propre raisonnable et sain; vous avez reçu commandement de le faire; c'est la longueur de la vie. Aimez votre prochain comme vous-mêmes; vous avez aussi reçu commandement de le faire; c'est la largeur de la vie. Mais n'oubliez jamais qu'il y a un premier commandement, plus important encore : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit »[6]; c'est la hauteur de la vie. Ce n'est que par un développement actif de chacune de ces trois dimensions que vous pouvez vous attendre à vivre une vie vraiment achevée.

Grâces soient rendues à Dieu pour Jean qui, il y a bien des siècles, éleva sa vision jusqu'au haut des cieux et y vit la Jérusalem nouvelle dans toute sa magnificence. Dieu fasse que nous aussi percevions la vision et nous mettions en marche avec ardeur vers la cité de la vie achevée, où la longueur, la largeur et la hauteur sont égales. Nous ne réaliserons notre être véritable qu'en atteignant cette cité. C'est par cette plénitude seulement que nous pouvons être d'authentiques fils de Dieu.

6. Matthieu 22, 37.

X

RÊVES DÉTRUITS

J'espère vous voir en passant, quand je me rendrai en Espagne.

ROMAINS 15, 24.

L'un des problèmes les plus pénibles de notre expérience humaine est que peu, s'il en est, vivent assez pour voir la réalisation de leurs espoirs les mieux fondés. Les espérances de notre enfance et les promesses de notre maturité sont des symphonies inachevées. Dans un tableau célèbre, George Frederic Watts a peint l'Espérance comme un personnage tranquille, assis au sommet de notre planète, la tête tristement inclinée, et qui pince l'unique corde intacte de sa harpe. Y en a-t-il un seul parmi nous qui n'ait affronté la douleur poignante des espoirs envolés et des rêves détruits?

Dans la lettre de Paul aux Romains, nous trouvons une forte illustration de cet irritant problème des espoirs déçus : « J'espère vous voir en passant, quand je me rendrai en Espagne. » L'un des plus ardents désirs de Paul était d'aller en Espagne, où il proclamerait l'Évangile « jusqu'aux extrémités de la terre », car l'Espagne était le point extrême du monde alors connu. A son retour, il souhaitait entrer en contact personnel avec le groupe courageux des chrétiens de Rome. Plus il pensait à cette heureuse perspective, plus son cœur battait de joie. Ses préparatifs étaient désormais centrés sur l'idée de porter l'Évangile à la capitale qu'était Rome, et à l'Espagne aux marches de l'empire.

Quel enthousiasme cet espoir mit au cœur de Paul! Mais jamais il ne se rendit à Rome de la façon qu'il avait espérée. A cause de sa foi courageuse en Jésus-Christ il y fut effectivement

conduit, mais comme prisonnier et il y fut confiné dans la cellule étroite d'une prison. Jamais il ne parcourut les routes poussiéreuses d'Espagne, jamais il ne vit ses pentes ondulées ni n'observa la vie active de ses côtes. Il fut conduit à la mort, pensons-nous, comme martyr du Christ à Rome. La vie de Paul est l'histoire tragique d'un rêve détruit.

La vie révèle beaucoup d'expériences similaires. Qui n'a visé à quelque distante Espagne, à quelque objectif important, à quelque glorieuse réalisation, pour se rendre compte finalement qu'il devait s'arrêter à beaucoup moins? Nous ne marchons jamais libres dans les rues de notre Rome; au contraire, les circonstances décident que nous y vivrons dans une cellule aux dimensions restreintes. Une fêlure fatale s'étend au travers de nos vies et une fissure irrationnelle et imprévisible traverse l'histoire. Comme Abraham, nous séjournons dans la terre des promesses, mais trop souvent nous ne devenons pas « cohéritiers de la même promesse »[1]. Toujours ce que nous visons dépasse ce que nous atteignons.

Après des années de lutte pour l'indépendance, le Mahatma Gandhi fut témoin d'une guerre sanglante de religion entre Hindous et Musulmans; la division de l'Inde et du Pakistan qui en fut la conséquence détruisit le désir de son cœur, une nation unie. Wilson mourut avant de voir réalisée sa vision d'une Société des Nations. Beaucoup d'esclaves noirs en Amérique ont aspiré passionnément à la liberté mais sont morts avant l'émancipation. Après avoir prié dans le jardin de Gethsémani afin que la coupe s'éloignât de lui, Jésus cependant la but jusqu'à la dernière goutte. Et l'apôtre Paul a prié avec persévérance et ferveur pour que « l'aiguillon » soit enlevé de sa chair, mais le tourment continua

1. Hébreux 11, 9.

jusqu'à son dernier jour. Les rêves détruits sont l'estampille de notre vie mortelle.

I

Avant de décider comment vivre dans un monde où nos plus grands espoirs restent insatisfaits, il faut nous demander : comment réagit-on en pareille circonstance ?

Une réaction possible est de cristalliser toutes nos frustrations en aigreur et en ressentiment. Celui qui suit cette voie est capable d'adopter une attitude indifférente, un cœur froid et une haine amère envers Dieu, envers ceux avec qui il vit et envers lui-même. Ne pouvant acculer ni Dieu ni la vie, il transfère sa rancune refoulée en hostilité contre les autres. Il peut être fort cruel pour son conjoint et inhumain pour ses enfants. En bref, la bassesse devient sa caractéristique dominante. Il n'aime personne et ne demande l'amour de personne. Il ne se fie à personne et n'attend pas qu'on se fie à lui. Il trouve des fautes en toute chose et en chacun, et il n'a jamais fini de se plaindre.

Ce genre de réaction empoisonne l'âme et ruine la personnalité ; rien ne fait plus de tort à celui qui partage de tels sentiments. La science médicale nous enseigne que des maladies comme l'arthrite, l'ulcère gastrique et l'asthme sont parfois déclenchées par l'amertume des sentiments. La médecine psychosomatique, qui traite des maladies corporelles dont l'origine est une défectuosité mentale, montre comment un ressentiment profond peut aboutir à une détérioration physique.

Une autre réaction courante de ceux qui font l'expérience des espoirs flétris est de se replier complètement sur eux-mêmes et de devenir introvertis. Ils n'admettent plus personne dans leur vie et se refusent à entrer dans la vie des autres. Ces personnes

abandonnent le combat de l'existence, perdent le goût de la vie et tentent d'y échapper en haussant leur esprit jusqu'à un royaume transcendant de froide indifférence. « Détachement » est le mot qui le décrit le mieux. Trop désintéressés pour aimer et trop indifférents pour haïr, trop détachés pour être égoïstes et trop privés de vie pour être désintéressés, trop insensibles pour ressentir de la joie et trop froids pour éprouver de la tristesse, ils ne sont ni morts ni vivants; simplement ils existent. Leurs yeux sont aveugles aux beautés de la nature, leurs oreilles sourdes aux sons majestueux de la grande musique et leurs mains même sont insensibles à la caresse charmante d'un petit enfant. Rien ne reste en eux de ce qui fait la vie; seul persiste le mouvement terne d'une existence nue. Les espoirs déçus les conduisent à ce cynisme impuissant qu'a décrit Omar Khayyâm :

> L'espoir terrestre où l'homme met son cœur
> se change en cendres... ou prospère; et parfois,
> comme la neige sur le sable du désert,
> il brille une heure ou deux... et s'en va[2].

Cette réaction vient d'une tentative pour échapper à la vie. Les psychiatres disent que la personnalité de ceux qui cherchent à fuir la réalité devient de plus en plus faible et finit par disparaître. C'est l'une des causes de la personnalité schizoïde.

Une troisième façon de réagir aux déceptions de la vie est d'adopter une philosophie fataliste, selon laquelle tout ce qui arrive devait arriver et tous les événements sont déterminés par la nécessité. Le fatalisme implique que tout est déterminé d'avance et inévitable. Ceux qui acceptent cette philosophie succombent à une résignation totale à tout ce qu'ils considèrent

2. *Rubâiyât of Omar Khayyâm*, Stance XVI.

comme leur destin; ils se voient eux-mêmes à peu près comme des orphelins perdus sans soutien dans l'immensité terrifiante de l'espace. Parce qu'ils croient que l'homme ne jouit d'aucune liberté, ils ne tentent ni de discuter ni de décider, mais préfèrent attendre passivement que des forces extérieures décident pour eux. Ils ne cherchent jamais activement à changer leurs circonstances de vie, car ils pensent que toutes, comme dans les tragédies grecques, sont dirigées par des forces irrésistibles et prédéterminées. Certains fatalistes sont des hommes très religieux qui voient en Dieu l'ordonnateur et le régulateur du destin. Cette vue est exprimée dans un verset de l'une de nos hymnes chrétiennes :

> Que si ma route est sombre et mon sort malheureux,
> Je reste silencieux et ne murmure point,
> Mais que mon âme exhale la prière divine :
> Que ta volonté soit faite.

Croyant que la liberté est un mythe, les fatalistes s'abandonnent à un déterminisme paralysant qui en arrive à la conclusion que nous sommes

> Rien que les pièces sans espoir du jeu
> Qu'il joue sur son damier de nuits et de jours[3];

et que nous n'avons pas à nous préoccuper de l'avenir, car

> Le Doigt mobile écrit; et ayant écrit
> S'éloigne : ni votre piété ni votre habileté
> Ne le ramèneront pour supprimer une demi-ligne
> Ni tous vos pleurs n'effaceront un seul mot[4].

3. *Op. cit.*, Stance LXIX.
4. *Op. cit.*, Stance LXXI.

S'enliser dans les sables mouvants du fatalisme est une asphyxie intellectuelle et psychologique. Parce que la liberté appartient à l'essence même de l'homme, le fataliste, en la niant, cesse d'être une personne et devient une marionnette. Il a raison, évidemment, dans sa conviction qu'il n'y a pas de liberté absolue et que la liberté s'exerce toujours dans le contexte d'une structure qui est déterminée. L'expérience commune nous apprend qu'un homme est libre d'aller d'Atlanta vers le nord à Washington ou vers le sud à Miami, mais non pas vers le nord à Miami et vers le sud à Washington. La liberté est toujours dans le cadre de la destinée. *Mais il y a liberté.* Nous sommes à la fois libres et orientés. La liberté est l'acte de réflexion, de décision et de réponse, à l'intérieur de notre nature orientée. Même si la destinée peut empêcher notre voyage vers quelque Espagne attirante, nous avons la possibilité d'accepter cette déception, d'y réagir et de faire quelque chose au sujet de cette déception elle-même. Mais le fatalisme aveugle l'individu et le laisse désespérément inadapté à la vie.

Le fatalisme, en outre, se base sur une conception épouvantable de Dieu car il considère tout, bien ou mal, comme représentant le vouloir de Dieu. Une religion saine se dresse contre l'idée que Dieu veuille le mal. Dieu permet le mal pour respecter la liberté humaine, il ne cause pas le mal. La pensée que Dieu veuille positivement qu'un enfant naisse aveugle ou qu'un homme sombre dans la folie est une pure hérésie qui dépeint Dieu comme un démon au lieu d'un Père aimant. Embrasser le fatalisme est une façon de rencontrer le problème des rêves irréalisés aussi tragique et aussi dangereuse que l'amertume et le repli sur soi.

II

Quelle est donc la réponse? Elle tient dans notre acceptation volontaire des circonstances indésirables et malheureuses tout en restant accrochés à un espoir lumineux, dans notre acceptation d'une déception limitée tout en adhérant à une espérance infinie. Il ne s'agit pas de la résignation renfrognée et amère du fataliste, mais de l'attitude positive exprimée par Jérémie : « C'est une calamité qui m'arrive, je la supporterai! »[5]

Vous devez faire face honnêtement à votre rêve détruit. Fuir le problème en essayant de chasser la déception de votre esprit vous conduirait à un refoulement psychologiquement néfaste. Placez au contraire votre insuccès à l'avant-plan de votre esprit et examinez-le hardiment. « Comment puis-je transformer cet obstacle en un point de départ? Comment puis-je, confiné dans quelque étroite cellule romaine et incapable d'atteindre l'Espagne de ma vie, changer cette prison d'ignominie en un havre de souffrance rédemptrice? » Presque tout ce qui nous arrive peut être tissé dans les desseins de Dieu. Cela peut développer nos liens de sympathie. Cela peut briser notre orgueil. La croix, voulue par la malice des hommes, a été tissée par Dieu dans la tapisserie de la rédemption du monde.

Parmi les personnalités les plus influentes du monde, beaucoup ont changé leurs épines en couronnes. Charles Darwin, souffrant d'une maladie chronique, Robert Louis Stevenson, atteint de tuberculose, Hellen Keller, sourde et aveugle, ont réagi sans aigreur ni fatalisme et, par une volonté dynamique, ont transformé des circonstances négatives en bases positives. Le biographe de Georg Friedrich Haendel écrit :

5. Jérémie 10, 19.

C. S. R. CHAUVEAU

> Sa santé et sa fortune étaient au plus bas. Son côté droit était paralysé et tout son argent était épuisé. Ses créanciers le firent saisir et emprisonner. Un moment, il fut tenté d'abandonner la lutte... mais il se reprit et composa la plus grande de ses inspirations, le *Messie*.

L'*Alleluia* était né, non dans une villa sous séquestre en Espagne, mais dans une étroite et indésirable cellule.

Comme elle est familière l'expérience du projet d'Espagne qui se termine dans une prison romaine et comme elle est peu familière la transformation des restes brisés d'une attente déçue en occasions de servir les desseins de Dieu! Mais toute vie dynamique comporte ces victoires sur soi et sur sa situation.

Nous, les Noirs, avons longtemps rêvé de liberté, mais nous restons enfermés dans une prison accablante de ségrégation et de discrimination. Devons-nous réagir avec amertume et cynisme? Certainement pas, car cela détruirait et empoisonnerait notre personnalité. Devons-nous, en concluant que la ségrégation est dans la volonté divine, nous résigner à l'oppression? Sûrement pas! car ce serait blasphémer en attribuant à Dieu ce qui vient du démon. Coopérer passivement à un système injuste rend l'opprimé aussi mauvais que l'oppresseur. Notre démarche la plus fructueuse est de nous tenir fermes dans une courageuse détermination, d'aller de l'avant sans violence par-dessus les obstacles et les déboires, d'accepter les déceptions et de nous accrocher à l'espoir. Notre refus décidé de nous laisser arrêter nous ouvrira finalement les portes du succès. Encore dans les prisons de la ségrégation, nous devons demander : « Comment pouvons-nous transformer cet obstacle en un point de départ? » En reconnaissant la nécessité de souffrir pour une juste cause, nous pouvons peut-être donner à notre humanité sa pleine stature. Pour nous préserver de l'amertume, nous devons voir dans les

épreuves de cette génération l'occasion qui nous est offerte de transfigurer à la fois nous-mêmes et la société américaine. Notre souffrance présente et notre lutte non violente pour la liberté peuvent fort bien offrir à la civilisation occidentale le genre de dynamisme spirituel dont elle a si désespérément besoin pour survivre.

Sans doute, il en est parmi nous qui mourront avant que soit atteint le port de la liberté, mais nous devons continuer à naviguer sur notre itinéraire. Nous devons accepter une déception limitée, mais ne perdre jamais notre espoir illimité. Dans cette voie seulement, nous vivrons sans les fatigues de l'amertume et l'épuisement de la rancune.

Ce fut là le secret de la survie de nos ancêtres esclaves. L'esclavage était une affaire vile et inhumaine. Les esclaves enlevés d'Afrique furent coupés de leurs liens familiaux et enchaînés aux bateaux comme des animaux. Rien n'est plus tragique que d'être arraché à sa famille, à son langage, à ses racines. Dans de nombreux cas, les maris furent séparés de leurs femmes et les enfants de leurs parents. Quand des femmes étaient forcées à satisfaire aux pulsions biologiques de leurs maîtres blancs, les maris esclaves étaient incapables d'intervenir. Mais, en dépit de cruautés inexprimables, nos ancêtres ont survécu. Lorsqu'un nouveau matin ne leur offrait de nouveau que les mêmes longues rangées de coton, la même chaleur accablante et le même fouet du surveillant, ces hommes braves et ces femmes courageuses rêvaient d'un jour plus lumineux. Ils n'avaient d'autre alternative que d'accepter le fait de l'esclavage, mais ils se cramponnaient avec ténacité à l'espoir de la liberté. Dans une situation en apparence sans issue, ils gravèrent dans leurs âmes un optimisme créateur qui les fortifia. Leur vitalité inépuisable transforma les ténèbres de la frustration en lumière d'espérance.

III

La première fois que j'allai de New York à Londres, ce fut dans ce type d'avion à hélices qui prenait neuf heures et demie pour un vol accompli aujourd'hui en six heures par un avion à réaction. A mon retour de Londres vers les États-Unis, on m'avertit que le voyage durerait douze heures et demie. La distance était la même. Pourquoi trois heures de plus? Quand le pilote vint saluer les passagers, je lui demandai de m'expliquer cette différence. « Vous devez comprendre quelque chose au sujet des vents, me dit-il. Quand nous quittons New York, un fort vent arrière nous favorise, mais quand nous retournons, un fort vent de face joue contre nous. » Et il ajouta : « Ne vous tracassez pas. Ces quatre moteurs sont capables de vaincre le vent. » Par moments dans nos vies les vents arrière de la joie, du triomphe et du succès nous favorisent; à d'autres moments les vents contraires du désappointement, de la tristesse et de la tragédie s'opposent à nous sans relâche. Permettrons-nous aux vents adverses de nous accabler tandis que nous traversons le puissant Atlantique de la vie ou nos moteurs spirituels nous soutiendront-ils en dépit du vent? Notre refus d'être arrêtés, notre « courage d'être », notre détermination à avancer « en dépit de », révèlent l'image divine en nous. Celui qui a fait cette découverte sait qu'aucun fardeau ne peut l'accabler et qu'aucun vent d'adversité ne peut éteindre son espérance. Il peut tenir, quoi qu'il arrive.

L'apôtre Paul possédait certainement ce type de « courage d'être ». Sa vie fut un tourbillon incessant de déceptions. De tous côtés il voyait ses projets arrêtés et ses rêves détruits. Se proposant de visiter l'Espagne, il fut enfermé dans une prison romaine. Espérant aller en Bithynie, il fut détourné sur Troas. Sa noble

mission pour le Christ se mesura « fréquemment en voyage, en péril sur les eaux, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères »[6]. Permet-il à ces conditions de le vaincre ? « J'ai appris, témoigne-t-il, à être content de l'état où je me trouve. »[7] Non que Paul eût appris à se laisser faire, car rien dans sa vie ne le montre comme un homme qui se laisse faire. Dans son *Déclin et chute de l'Empire romain*, Edward Gibbon rapporte : « Paul a plus fait pour promouvoir l'idée de liberté que tout autre homme ayant mis le pied sur le sol occidental. » Cela donne-t-il l'impression qu'il s'est laissé faire ? Il n'a pas non plus appris la résignation à un destin insondable. En découvrant la distinction entre la sérénité spirituelle et les accidents extérieurs dus aux circonstances, Paul a appris à se tenir ferme et sans découragement dans les déceptions de la vie.

En faisant cette même découverte, chacun de nous peut, comme Paul, recevoir cette vraie paix « qui surpasse toute intelligence »[8]. La paix telle que le monde la comprend survient lorsque le ciel d'été est clair et que le soleil brille de toute son étincelante beauté, lorsque le portefeuille est plein, lorsque l'esprit et le corps sont exempts de douleur et de peine, lorsque les rivages d'Espagne ont été atteints. Mais ceci n'est pas la vraie paix. La paix dont parle Paul est le calme de l'âme dans les difficultés, la tranquillité dans les hurlements et la rage des tempêtes extérieures, la quiétude sereine au centre d'un ouragan dans les vents hurlants et déchaînés. Nous sommes prêts à comprendre le sens de la paix lorsque tout va bien et que chacun est satisfait,

6. 2 Corinthiens 11, 26.
7. Philippiens 4, 11.
8. Philippiens 4, 7.

XI

QU'EST-CE QUE L'HOMME?

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui?

Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

PSAUME 8, 4-5.

Toute la structure politique, sociale et économique de la société est largement déterminée par sa réponse à cette question vitale. En effet, le conflit dont nous sommes témoins entre le totalitarisme et la démocratie est fondamentalement centré sur ceci : l'homme est-il une personne ou un pion? Est-il une dent des rouages de l'État ou un être libre et créateur capable de responsabilité? Cette question est aussi vieille que l'homme et aussi récente que le journal de ce matin. Bien qu'il y ait accord très large sur la question, il y a désaccord aigu sur la réponse.

Ceux qui pensent l'homme en termes purement matérialistes avancent qu'il n'est qu'un animal, une toute petite chose dans le vaste organisme en mouvement appelé nature, totalement inconscient et impersonnel. Sa vie entière peut s'expliquer par la matière en mouvement. Un tel système de pensée affirme que la conduite de l'homme est physiquement déterminée et que l'intelligence n'est qu'un produit du cerveau.

Ceux qui adoptent la conception matérialiste de l'homme sont souvent emportés vers le sombre domaine du pessimisme. Ils se trouvent souvent d'accord avec un auteur récent qui écrit que « l'homme est un accident cosmique, une maladie lente à guérir de notre planète » ou avec Jonathan Swift qui écrivait :

« L'homme est l'espèce de vermine la plus pernicieuse que la nature ait jamais laissé se déplacer sur la face de la terre. »[1]

L'humanisme non théiste est une autre réponse fréquemment donnée à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? »[2] Ne croyant ni en Dieu ni en l'existence d'aucune puissance surnaturelle, l'humanité non théiste affirme que l'homme est la forme d'être la plus élevée que produise l'univers naturel. Au pessimisme du matérialisme, cet humanisme oppose un optimisme triomphant en s'écriant avec l'*Hamlet* de Shakespeare :

> Quel chef-d'œuvre que l'homme! si noble dans sa raison! si infini dans ses facultés! dans sa forme et son mouvement si expressif et admirable! dans l'action si semblable à un ange! dans la compréhension si semblable à un dieu! la beauté du monde! le parangon des animaux![3]

Cherchant à se montrer un peu plus réaliste au sujet de l'homme, d'autres tentent de réconcilier les vérités de ces deux opposés, tout en évitant leurs extrêmes. Ils soutiennent que la vérité sur l'homme ne se trouve ni dans la thèse du matérialisme pessimiste ni dans l'antithèse de l'humanisme optimiste, mais dans une synthèse plus haute. Ni scélérat ni héros, l'homme serait plutôt l'un et l'autre. Le réaliste reconnaît avec Carlyle qu' « il y a dans l'homme des profondeurs qui dépassent l'enfer le plus profond et des hauteurs qui atteignent le ciel le plus haut, car ciel et enfer ne viennent-ils pas de lui, miracle et mystère éternels ? »

Il y a des siècles, le Psalmiste observa le déploiement infini du système solaire. Il contempla la beauté scintillante de la lune et des étoiles. Tandis qu'il considérait l'immensité de cet ordre

1. *Les Voyages de Gulliver : Voyage à Brobdingnag*, chap. VI.
2. Ce point est développé dans le chapitre VII, *L'homme insensé*.
3. *Hamlet*, acte II, scène II.

mission pour le Christ se mesura « fréquemment en voyage, en péril sur les eaux, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères »[6]. Permet-il à ces conditions de le vaincre ? « J'ai appris, témoigne-t-il, à être content de l'état où je me trouve. »[7] Non que Paul eût appris à se laisser faire, car rien dans sa vie ne le montre comme un homme qui se laisse faire. Dans son *Déclin et chute de l'Empire romain*, Edward Gibbon rapporte : « Paul a plus fait pour promouvoir l'idée de liberté que tout autre homme ayant mis le pied sur le sol occidental. » Cela donne-t-il l'impression qu'il s'est laissé faire ? Il n'a pas non plus appris la résignation à un destin insondable. En découvrant la distinction entre la sérénité spirituelle et les accidents extérieurs dus aux circonstances, Paul a appris à se tenir ferme et sans découragement dans les déceptions de la vie.

En faisant cette même découverte, chacun de nous peut, comme Paul, recevoir cette vraie paix « qui surpasse toute intelligence »[8]. La paix telle que le monde la comprend survient lorsque le ciel d'été est clair et que le soleil brille de toute son étincelante beauté, lorsque le portefeuille est plein, lorsque l'esprit et le corps sont exempts de douleur et de peine, lorsque les rivages d'Espagne ont été atteints. Mais ceci n'est pas la vraie paix. Le paix dont parle Paul est le calme de l'âme dans les difficultés, la tranquillité dans les hurlements et la rage des tempêtes extérieures, la quiétude sereine au centre d'un ouragan dans les vents hurlants et déchaînés. Nous sommes prêts à comprendre le sens de la paix lorsque tout va bien et que chacun est satisfait,

6. 2 Corinthiens 11, 26.
7. Philippiens 4, 11.
8. Philippiens 4, 7.

mais nous sommes déconcertés quand Paul parle de cette paix véritable qui vient lorsqu'on est sens dessus dessous, lorsque de lourds fardeaux pèsent sur les épaules, lorsque la douleur taraude le corps, lorsqu'on est enfermé entre les murs de pierre d'une prison, lorsque la déception est indubitablement réelle. La vraie paix, un calme qui dépasse toute description et toute explication, est la paix dans la tempête et la tranquillité dans le désastre.

Par la foi, nous pouvons recevoir l'héritage de Jésus. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. »[9] Paul à Philippes, incarcéré dans un donjon sombre et désolé, le corps battu et ensanglanté, les pieds enchaînés, l'esprit fatigué, chantait joyeusement à minuit les louanges de Dieu. Les premiers chrétiens, affrontant dans l'arène des lions affamés, se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour l'amour du Christ. Les esclaves noirs, fatigués jusqu'à la moelle dans la chaleur étouffante et portant la marque des fouets fraîchement gravée sur leurs dos, chantaient avec des accents de triomphe : *By and by I' m gwin to lay down this heavy load*[10]. Voilà des exemples vivants de la paix qui surpasse toute intelligence.

Notre aptitude à traiter de façon constructive avec nos rêves détruits est finalement déterminée par notre foi en Dieu. Une foi authentique nous ancre dans la conviction qu'au-delà de la vie il y a la Vie. Si tristes et désastreuses que puissent être les circonstances présentes, nous savons que nous ne sommes pas seuls, car Dieu partage avec nous les cellules les plus étroites et les plus déprimantes de la vie. Et même si nous mourons sans avoir atteint aux promesses terrestres, il nous conduira par cette route mystérieuse que nous appelons la mort et enfin

9. Jean 14, 27.
10. Peu à peu je vais déposer ce pesant fardeau.

à cette cité indescriptible qu'il a préparée pour nous. Sa puissance créatrice ne s'épuise pas en cette vie terrestre et son amour souverain n'est pas enfermé dans les murs étroits du temps et de l'espace. Cet univers ne serait-il pas étrangement irrationnel si Dieu ne réunissait pas finalement vertu et réussite ? Ne serait-il pas un univers absurde si la mort était une impasse conduisant la race humaine au néant ? Par le Christ, Dieu a enlevé à la mort son aiguillon en nous libérant de sa domination. Notre vie terrestre est un prélude à une résurrection glorieuse et la mort une porte ouverte qui nous mène à la vie éternelle.

La foi chrétienne nous rend possible d'accepter noblement ce qui ne peut être changé, d'affronter les déceptions et les peines dans un équilibre intérieur et de subir les douleurs les plus intenses sans perdre notre espérance, car nous savons, comme Paul l'atteste, que dans la vie ou la mort, en Espagne ou à Rome, « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein »[11].

11. Romains 8, 28.

XI

QU'EST-CE QUE L'HOMME?

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui?

Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

PSAUME 8, 4-5.

Toute la structure politique, sociale et économique de la société est largement déterminée par sa réponse à cette question vitale. En effet, le conflit dont nous sommes témoins entre le totalitarisme et la démocratie est fondamentalement centré sur ceci : l'homme est-il une personne ou un pion? Est-il une dent des rouages de l'État ou un être libre et créateur capable de responsabilité? Cette question est aussi vieille que l'homme et aussi récente que le journal de ce matin. Bien qu'il y ait accord très large sur la question, il y a désaccord aigu sur la réponse.

Ceux qui pensent l'homme en termes purement matérialistes avancent qu'il n'est qu'un animal, une toute petite chose dans le vaste organisme en mouvement appelé nature, totalement inconscient et impersonnel. Sa vie entière peut s'expliquer par la matière en mouvement. Un tel système de pensée affirme que la conduite de l'homme est physiquement déterminée et que l'intelligence n'est qu'un produit du cerveau.

Ceux qui adoptent la conception matérialiste de l'homme sont souvent emportés vers le sombre domaine du pessimisme. Ils se trouvent souvent d'accord avec un auteur récent qui écrit que « l'homme est un accident cosmique, une maladie lente à guérir de notre planète » ou avec Jonathan Swift qui écrivait :

« L'homme est l'espèce de vermine la plus pernicieuse que la nature ait jamais laissé se déplacer sur la face de la terre. »[1]

L'humanisme non théiste est une autre réponse fréquemment donnée à la question : « Qu'est-ce que l'homme? »[2] Ne croyant ni en Dieu ni en l'existence d'aucune puissance surnaturelle, l'humanité non théiste affirme que l'homme est la forme d'être la plus élevée que produise l'univers naturel. Au pessimisme du matérialisme, cet humanisme oppose un optimisme triomphant en s'écriant avec l'*Hamlet* de Shakespeare :

> Quel chef-d'œuvre que l'homme! si noble dans sa raison! si infini dans ses facultés! dans sa forme et son mouvement si expressif et admirable! dans l'action si semblable à un ange! dans la compréhension si semblable à un dieu! la beauté du monde! le parangon des animaux![3]

Cherchant à se montrer un peu plus réaliste au sujet de l'homme, d'autres tentent de réconcilier les vérités de ces deux opposés, tout en évitant leurs extrêmes. Ils soutiennent que la vérité sur l'homme ne se trouve ni dans la thèse du matérialisme pessimiste ni dans l'antithèse de l'humanisme optimiste, mais dans une synthèse plus haute. Ni scélérat ni héros, l'homme serait plutôt l'un et l'autre. Le réaliste reconnaît avec Carlyle qu' « il y a dans l'homme des profondeurs qui dépassent l'enfer le plus profond et des hauteurs qui atteignent le ciel le plus haut, car ciel et enfer ne viennent-ils pas de lui, miracle et mystère éternels? »

Il y a des siècles, le Psalmiste observa le déploiement infini du système solaire. Il contempla la beauté scintillante de la lune et des étoiles. Tandis qu'il considérait l'immensité de cet ordre

1. *Les Voyages de Gulliver : Voyage à Brobdingnag*, chap. VI.
2. Ce point est développé dans le chapitre VII, *L'homme insensé*.
3. *Hamlet*, acte II, scène II.

cosmique, la vieille question familière surgit dans son esprit : « Qu'est-ce que l'homme ? » La réponse surgit dans sa vérité créatrice : « Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu et tu l'as couronné de gloire et d'honneur. »

Ces paroles serviront de base à notre réflexion pour découvrir une vue de l'homme qui soit réaliste et chrétienne.

I

D'abord une vision chrétienne reconnaît que l'homme est un être biologique doté d'un corps physique. En ce sens, c'est un animal. C'est pourquoi le Psalmiste dit : « Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu. » Nous ne devons pas imaginer que Dieu ait un corps. Dieu est un être purement spirituel, au-dessus de toutes les catégories de temps et d'espace; mais l'homme, étant moins que Dieu, est pris dans les limites de temps et d'espace. Il est dans la nature et ne peut jamais désavouer sa connexion avec elle.

Le Psalmiste poursuit en disant que Dieu a créé l'homme de cette façon. Ceci étant, la nature créée de l'homme ne peut être essentiellement mauvaise, car nous lisons dans la Genèse que tout ce que Dieu a fait est bon. Il n'y a rien d'humiliant à avoir un corps. Cette assertion est l'un des points qui distinguent la doctrine chrétienne de l'homme de la doctrine grecque. Sous l'influence de Platon, les Grecs en vinrent à penser que le corps est intrinsèquement un mal et que l'âme ne peut atteindre à sa pleine maturité tant qu'elle n'est pas libérée de la prison du corps. Le christianisme, par ailleurs, affirme que c'est la volonté, et non le corps, qui est le principe du mal. Dans la pensée chrétienne, le corps a un sens et il est sacré.

Dans toute doctrine réaliste de l'homme, nous devons toujours être concernés par le bien-être physique et matériel. Quand Jésus dit que l'homme ne vit pas seulement de pain, il n'entend pas dire que l'homme puisse vivre sans pain. Comme chrétiens, nous devons penser non seulement à « notre demeure qui est dans les cieux », mais aussi aux bidonvilles et aux ghettos qui paralysent l'âme humaine, non seulement aux artères célestes « où coulent le lait et le miel », mais aussi aux millions de gens sur cette terre qui tous les jours se couchent affamés. Toute religion préoccupée des âmes mais indifférente aux conditions sociales qui corrompent l'âme et aux conditions économiques qui la paralysent, est une religion stérile qui a besoin de sang nouveau. Une telle religion se trompe en oubliant que l'homme est un animal et qu'il a donc besoin des nécessités physiques et matérielles.

II

Mais il ne faut pas nous en tenir là. Certains penseurs ne vont jamais plus loin que cette considération de l'homme en tant qu'animal. Les marxistes, par exemple, adonnés à une théorie de matérialisme dialectique, soutiennent que l'homme n'est qu'un animal producteur, qui pourvoit à ses propres besoins et dont la vie est en grande partie déterminée par des forces économiques. D'autres affirment que toute la vie humaine n'est qu'un processus matériel dont la signification est matérialiste.

L'homme peut-il être expliqué en ces termes superficiels? Pouvons-nous expliquer le génie littéraire de Shakespeare, le génie musical de Beethoven et le génie artistique de Michel-Ange en termes matérialistes? Pouvons-nous expliquer le génie spirituel de Jésus de Nazareth en termes matérialistes? Pouvons-nous

expliquer le mystère et la merveille de l'âme humaine en termes matérialistes? Oh, non! Il y a en l'homme quelque chose qui ne peut être expliqué par la chimie et la biologie, car l'homme est beaucoup plus qu'une petite fantaisie d'électrons tournoyants.

Ceci nous amène à un second point qui doit être inclus dans toute doctrine chrétienne de l'homme. L'homme est un être doté d'esprit. Il élève « les degrés de ses concepts » dans le monde merveilleux de la pensée. La conscience parle en lui et lui remet en mémoire des choses divines. C'est ce que signifie le Psalmiste lorsqu'il dit que l'homme a été couronné de gloire et d'honneur.

Cette qualité spirituelle lui donne l'aptitude unique à vivre sur deux plans. Il est dans la nature, mais plus haut que la nature; il est dans l'espace et le temps mais plus haut que l'espace et le temps. L'homme peut penser un poème et l'écrire, penser une symphonie et la composer, penser une grande civilisation et la produire. A cause de cette aptitude, il n'est pas lié complètement par l'espace et le temps. Il peut être un John Bunyan, enfermé dans les limites spatiales de la prison de Bedford, mais dont l'esprit échappe aux barreaux pour produire *The Pilgrim's Progress*. Il peut être un Haendel au soir de sa vie, privé presque entièrement de vision corporelle, mais faisant monter jusqu'aux cieux sa vision spirituelle et la transcrivant dans les joyeux éclats et les doux soupirs de son grand *Messie*. Par son aptitude à la raison, sa capacité de mémoire, son don d'imagination, l'homme transcende l'espace et le temps. L'intelligence de l'homme est aussi merveilleuse que les étoiles qu'il étudie.

C'est ce que veut dire la Bible quand elle affirme que l'homme est fait à l'image de Dieu. L'*imago dei* a été interprétée par divers penseurs en termes de communion, de responsabilité, de raison et de conscience. Une autre expression permanente de la nature spirituelle élevée de l'homme est sa liberté. L'homme est l'homme

parce qu'il est libre d'agir dans le cadre de sa destinée. Il est libre de délibérer, de prendre des décisions et de choisir entre des alternatives. Il se distingue des animaux par sa liberté de faire le mal ou de faire le bien comme de parcourir la voie haute de la beauté ou la voie basse de l'abâtardissement.

III

Pour éviter d'être victime d'une illusion née d'une vue superficielle, il faut dire que nous errons quand nous prétendons que l'homme, étant l'image de Dieu, est fondamentalement bon. Par sa trop grande inclination au mal, l'homme a terriblement défiguré l'image de Dieu.

Nous détestons entendre dire que l'homme est pécheur. Rien ne blesse davantage l'orgueil de l'homme moderne. Nous avons désespérément cherché d'autres mots — erreur de nature, absence de bien, idée fausse — pour expliquer le péché de l'homme. Recourant à la psychologie des profondeurs, nous essayons d'évacuer le péché comme résultat de conflits intérieurs et d'inhibitions ou batailles entre le *id* et le *super-ego*. Ces concepts ne servent qu'à nous rappeler qu'il y a dans la nature humaine une tragique et triple aliénation, par quoi l'homme est divisé d'avec lui-même, son prochain, et Dieu. Il y a une corruption dans la volonté de l'homme.

Si nous mettons nos vies à nu devant le regard scrutateur de Dieu, nous admettons que sachant la vérité, nous mentons; sachant comment être justes, nous sommes injustes; comment aimer et cependant nous haïssons; nous trouvons à l'intersection de la grand-route, mais délibérément nous choisissons

la voie détournée. « Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivant sa propre vie. »[4]

Le péché de l'homme plonge à de telles profondeurs dévastatrices dans sa vie collective que Reinhold Niebuhr a pu écrire un livre intitulé *Moral Man and Immoral Society*. L'homme collectivisé dans le groupe, la tribu, la race et la nation atteint souvent à des niveaux de barbarie impensables même chez les animaux inférieurs. Nous voyons l'expression tragique de la Société immorale dans la doctrine de la suprématie blanche, qui plonge des milliers de Noirs dans les abîmes de l'exploitation, comme dans les horreurs des deux guerres mondiales qui ont laissé des champs de bataille trempés de sang, des dettes nationales plus élevées que des montagnes d'or, des hommes psychologiquement atteints et physiquement handicapés, des nations de veuves et d'orphelins. L'homme est un pécheur qui a besoin de la grâce divine du pardon. Le reconnaître n'est pas un pessimisme étouffant, c'est du réalisme chrétien.

En dépit de la tendance humaine à vivre sur des plans bas et avilissants, quelque chose nous rappelle que l'homme n'est pas fait pour cela. Quand il se traîne dans la poussière, quelque chose nous rappelle qu'il est fait pour les étoiles. Lorsqu'il épouse la folie, une lancinante voix intérieure lui dit qu'il est né pour l'éternité. Dieu ne relâche pas sa prise sur nous et quelque chose ne nous permettra jamais de nous sentir bons quand nous faisons mal ni de nous sentir naturels quand nous violons la nature.

Jésus parle d'un jeune homme qui quitta sa maison familiale pour un pays lointain, où d'aventure en aventure et de sensation en sensation il chercha la vie. Mais il ne la trouva jamais; il ne découvrit que déception et solitude. Plus il s'éloignait de la

4. Isaïe 53, 6.

demeure de son père et plus il approchait de la demeure du désespoir. Plus il faisait ce qui lui plaisait, moins lui plaisait ce qu'il faisait. Loin de le mener en un pays où coule le lait du bonheur, le voyage du prodigue le conduisit à l'auge où mangent les porcs. Cette parabole est un rappel éternel du fait que l'homme est fait pour la maison du Père et que toute fugue vers une région lointaine n'apporte que déception et nostalgie.

Grâce à Dieu, la parabole nous enseigne plus encore. L'enfant prodigue n'était pas lui-même lorsqu'il quitta la maison paternelle et qu'il s'imagina que le plaisir était le but de la vie. Il ne redevint lui-même que lorsqu'il décida de retourner à la maison et de redevenir un fils. Il retrouva alors un père aimant qui l'attendait, les bras ouverts et le cœur rempli d'une joie indicible. Quand l'âme retourne à sa vraie demeure, il y a toujours de la joie.

L'homme s'est égaré dans les régions lointaines du sécularisme, du matérialisme, de la sexualité, de l'injustice raciale. Son voyage a provoqué dans la civilisation occidentale une famine morale et spirituelle. *Mais il n'est pas trop tard pour retourner à la maison.*

Le Père céleste dit aujourd'hui à la civilisation occidentale : « Dans le pays lointain du colonialisme six cent millions de frères de couleur ont été dominés politiquement, exploités économiquement et privés de leur sens de la dignité personnelle. Rentrez en vous-mêmes et retournez à votre vraie maison de justice, de liberté et de fraternité, et joyeusement je vous accueillerai. » De façon aussi pressante, Dieu dit à l'Amérique : « Dans le pays lointain de la ségrégation et de la discrimination, vous avez opprimé dix-neuf millions de vos frères noirs, vous les avez enchaînés économiquement et rejetés au ghetto, vous les avez dépouillés du respect de soi et de la dignité, les conduisant à sentir qu'ils n'étaient personne. Retournez à votre vraie maison de démocratie, de fraternité et de paternité en Dieu et je vous

accueillerai et je vous donnerai une nouvelle chance d'être vraiment une grande nation. »

En tant qu'individus et en tant qu'humanité, nous devons réaliser que nous sommes faits pour ce qui est grand, noble et bon, et que notre demeure est dans la volonté du Père. Choisissons la route qui conduit à l'abondance de vie.

Dieu veuille que nous choisissions la route des sommets et que partout et toujours nous soyons comme des hommes couronnés de gloire et d'honneur.

XII

COMMENT UN CHRÉTIEN VOIT LE COMMUNISME

Que l'équité soit comme un courant d'eau et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit.

AMOS 5, 24.

Peu de faits réclament autant que le fait du communisme une discussion complète et sérieuse. Pour trois raisons au moins, tout ministre chrétien se sent obligé de parler à ses ouailles de ce thème controversé.

La première raison reconnaît que l'influence étendue du communisme, comme la vague d'une marée puissante, s'est répandue à travers la Russie, la Chine, l'Europe orientale et même désormais dans notre hémisphère. Près d'un milliard d'hommes dans le monde croient en son enseignement, beaucoup l'acceptent comme une religion nouvelle à laquelle ils se livrent entièrement. Une telle force ne peut être ignorée.

Une deuxième raison est que le communisme est le seul rival sérieux du christianisme. De grandes religions mondiales comme le judaïsme, le bouddhisme, l'hindouisme et l'islam sont des alternatives possibles au christianisme, mais nul observateur familier avec les dures réalités du monde moderne ne niera que le communisme soit le plus formidable rival du christianisme.

Une troisième raison est qu'il est incorrect et certainement non scientifique de condamner un système avant de savoir ce que ce système enseigne et pourquoi il se trompe.

Permettez-moi de formuler clairement l'affirmation de base de ce sermon : le communisme et le christianisme sont fondamentalement incompatibles. Un vrai chrétien ne peut être un vrai communiste, car les deux philosophies sont antithétiques et toute la dialectique des logiciens ne peut les réconcilier. Pourquoi ?

I

D'abord, le communisme se fonde sur une vision matérialiste et humaniste de la vie et de l'histoire. Selon la théorie communiste, le dernier mot dans l'univers revient à la matière, non à l'esprit ni à l'âme. Une telle philosophie est résolument laïque et athée. Pour elle, Dieu n'est qu'une invention de l'imagination, la religion un produit de la peur et de l'ignorance, l'Église un moyen trouvé par les dirigeants pour contrôler les masses. En outre, comme l'humanisme, le communisme se développe à partir de la grande illusion voulant que l'homme, sans l'aide de la puissance divine, puisse se sauver lui-même et conduire à une société nouvelle. Athéisme glacé sous le manteau du matérialisme, le communisme n'a de place ni pour Dieu ni pour le Christ.

Au centre de la foi chrétienne, il est affirmé qu'il existe dans l'univers un Dieu qui est le fondement et l'essence de toute réalité. Être à l'amour infini et à la puissance sans bornes, Dieu est le créateur, le soutien et le préservateur de toute valeur. En opposition avec le matérialisme athée du communisme, le christianisme pose un idéalisme théiste. La réalité ne peut être expliquée par la matière en mouvement ou par le jeu des forces économiques. Le christianisme affirme qu'au cœur de la réalité, il y a un Cœur, un Père aimant à l'œuvre dans l'histoire pour le salut de ses enfants. L'homme ne peut se sauver lui-même car il n'est pas la mesure de toutes choses et l'humanité n'est pas Dieu. Enchaîné par son propre péché et par les limites de sa nature, l'homme réclame un Sauveur.

Ensuite, le communisme s'appuie sur un relativisme moral et n'accepte pas d'absolu dans ce domaine. Bien et mal sont relatifs à l'efficacité des méthodes dans la lutte des classes. Le communisme exploite la philosophie affreuse qui déclare que la

fin justifie les moyens. Il énonce d'une manière émouvante la théorie d'une société sans classes mais hélas! ses méthodes pour réaliser cette fin noble sont trop souvent ignobles. Mensonge, violence, meurtre et torture sont considérés comme des moyens justifiables en vue de cette fin millénaire. Cette affirmation est-elle incorrecte? Écoutez ce que dit Lénine, le vrai tacticien de la théorie communiste : « Nous devons être prêts à employer la fourberie, la tromperie, la violation des lois, à nier et à cacher la vérité. » L'histoire moderne a connu beaucoup de nuits de cauchemar et de journées d'horreurs parce que les disciples de Lénine ont pris au sérieux cette déclaration.

En contraste avec le relativisme moral du communisme, le christianisme propose un système de valeurs morales absolues et affirme que Dieu a mis dans la structure même de l'univers certains principes moraux qui sont fixes et immuables. L'impératif de la loi d'amour est la norme pour toutes les actions humaines. En outre, le christianisme authentique refuse de vivre selon une philosophie justifiant les moyens par la fin. Des moyens destructeurs ne peuvent procurer une fin constructive, parce que les moyens sont l'idéal-en-action et la fin-en-réalisation. Des moyens immoraux ne peuvent conduire à des fins morales, car les fins pré-existent dans les moyens.

Enfin le communisme attribue à l'État la valeur ultime. L'homme est fait pour l'État et non l'État pour l'homme. On pourrait objecter que dans la théorie communiste l'État est une « réalité intermédiaire » qui disparaîtra à la naissance de la société sans classes. C'est vrai... en théorie; mais il est aussi vrai que, tant qu'il dure, l'État est la fin. L'homme est un moyen en vue de cette fin. Il n'a pas de droits inaliénables. Ses seuls droits dérivent de l'État et sont accordés par lui-même. Sous un tel régime, les sources de la liberté se tarissent. L'homme voit

restreindre ses libertés de presse et d'association, sa liberté de vote, sa liberté d'écouter et de lire. Art, religion, éducation, musique et science tombent sous le joug étroit du contrôle gouvernemental. L'homme doit être un serviteur fidèle d'un État tout-puissant.

Tout cela est contraire non seulement à la doctrine chrétienne de Dieu mais aussi à l'appréciation chrétienne de l'homme. Le christianisme souligne que l'homme est une fin parce qu'il est un enfant de Dieu, fait à son image. L'homme est plus qu'un animal producteur conduit par les forces économiques; il est une créature spirituelle, « couronnée de gloire et d'honneur », favorisée du don de la liberté. La faiblesse dernière du communisme est qu'il prive l'homme de cette qualité qui le fait homme. Paul Tillich dit que l'homme est homme parce qu'il est libre. La liberté s'exprime dans l'aptitude de l'homme à délibérer, à décider et à réagir. Sous le communisme, l'âme individuelle est enchaînée au conformisme; son esprit est prisonnier de la fidélité au parti. L'homme est ainsi dépouillé et de sa conscience et de sa raison. La difficulté, c'est que le communisme n'a ni théologie ni christologie et qu'en conséquence son anthropologie est confuse. Confus au sujet de Dieu, il l'est aussi au sujet de l'homme. En dépit de ses beaux discours sur le bien-être des masses, le communisme, par ses méthodes et sa philosophie, dépouille l'homme de sa dignité et de sa valeur, le réduisant, à peu de choses près, à un rouage impersonnel dans l'engrenage toujours actif de l'État.

Il est bien clair que tout cela est sans aucune harmonie avec la façon chrétienne de voir les choses. Nous ne devons pas nous faire d'illusions. Ces systèmes de pensée sont trop contradictoires pour être réconciliés; ils représentent des manières diamétralement opposées de considérer le monde et de le transformer.

Comme chrétiens, nous devons sans cesse prier pour les communistes mais jamais nous ne pouvons tolérer la philosophie du communisme.

Mais il y a dans l'esprit et dans la menace du communisme quelque chose qui nous lance un défi. L'ancien archevêque de Cantorbéry, William Temple, parlait du communisme comme d'une hérésie chrétienne. Il voulait dire que le communisme a gardé certaines vérités qui sont des éléments essentiels de l'optique chrétienne, bien qu'il les ait liées à des théories et à des pratiques qu'un chrétien ne peut jamais accepter.

II

La théorie, mais sûrement pas la pratique, du communisme, nous incite à nous vouloir davantage concernés par la justice sociale. Avec toutes ses fausses suppositions et ses méthodes condamnables, le communisme se dresse comme une protestation contre les injustices et les malversations infligées aux déshérités. Le *Manifeste communiste* a été écrit par des hommes brûlants de passion pour la justice sociale. Karl Marx, né de parents juifs qui l'un et l'autre avaient une ascendance rabbinique, et qui dut être formé aux Écritures, ne pourrait jamais oublier les paroles d'Amos : « Que l'équité soit comme un courant d'eau et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit. » Les parents de Marx adoptèrent le christianisme lorsqu'il était un enfant de six ans; ils ajoutèrent ainsi à leur héritage de l'Ancien Testament celui du Nouveau. Malgré son athéisme ultérieur et son opposition à l'Église, Marx ne pourrait pas complètement oublier le souci de Jésus pour le « moindre de ceux-ci ». Dans ses écrits, il défend la cause du pauvre, de l'exploité, du déshérité.

En théorie, le communisme prône une société sans classes. Bien que le monde sache, par une triste expérience, que le communisme a créé de nouvelles classes et un nouveau vocabulaire d'injustice, dans sa formulation théorique il envisage une société qui transcende les futilités de race et couleur, classe et caste. L'affiliation au parti communiste n'est théoriquement pas déterminée par la couleur de la peau d'un homme ou le type de sang dans ses veines.

Les chrétiens sont tenus de reconnaître toute préoccupation ardente pour la justice sociale. Une telle préoccupation est à la base même de la doctrine chrétienne de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes. L'Évangile abonde en expressions d'intérêt pour le bien-être du pauvre. Écoutez les paroles du Magnificat : « Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. Il a rassasié de biens les malheureux et renvoyé les riches à vide. »[1] Aucun doctrinaire communiste n'a jamais exprimé pour le pauvre et l'opprimé une passion égale à celle du Manifeste de Jésus : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du Seigneur. »[2]

Les chrétiens sont aussi tenus de reconnaître l'idéal d'une unité du monde où toutes les barrières de race et de couleur sont abolies. Le christianisme répudie le racisme. Le large universalisme qui est au cœur de l'Évangile rend moralement injustifiables la théorie et la pratique de l'inégalité raciale. Les préjugés raciaux sont une négation criante de l'unité que nous avons en

1. Luc 1, 52-53.
2. Luc 4, 18-19.

Christ, car en Lui il n'y a plus ni Juif ni Gentil, ni esclave ni homme libre, ni Noir ni Blanc.

En dépit des nobles affirmations du christianisme, l'Église a souvent laissé s'affaiblir son souci de justice sociale et s'est trop souvent contentée de débiter de pieuses inepties et de dévotes insignifiances. Elle a été souvent si absorbée dans un bon « là-haut » futur qu'elle en a oublié le mauvais « ici-bas » actuel. Pourtant l'Église est chargée d'appliquer l'Évangile de Jésus-Christ à la situation sociale. Nous devons arriver à voir que l'Évangile chrétien est comme une route à double voie; d'un côté, il cherche à changer les âmes des hommes et par là à les unir à Dieu; de l'autre, il cherche à changer les conditions de l'homme en sorte que l'âme soit en situation plus favorable après le changement. Une religion qui professe être concernée par les âmes des hommes mais ne l'être point par les conditions économiques et sociales qui les étranglent appartient à cette espèce que les marxistes décrivent comme « l'opium du peuple ».

L'honnêteté nous force aussi à admettre que l'Église n'a pas été fidèle à sa mission sociale dans le problème de la justice raciale. Dans ce domaine, elle a misérablement abandonné le Christ. Cette défaillance est due d'abord au fait que l'Église est restée dans un silence épouvantable et une indifférence désastreuse dans le domaine des relations raciales; elle est due plus encore au fait que l'Église a souvent participé de façon active à l'élaboration et à la cristallisation du système de la race-caste. Le colonialisme n'aurait pas duré si l'Église chrétienne avait vraiment pris position contre lui. L'un des principaux défenseurs du triste régime d'apartheid en Afrique du Sud est la *Dutch Reformed Church*. En Amérique, l'esclavage n'aurait pu exister pendant presque deux cent cinquante ans si l'Église ne l'avait pas sanctionné; la ségrégation et la discrimination ne pourraient plus exister si l'Église

chrétienne n'était pas leur partenaire par son silence et souvent même par sa voix. Nous devons regarder en face ce fait honteux que, dans la société américaine, l'Église est parmi les grandes institutions celle où il y a le plus de ségrégation; comme le professeur Liston Pope l'a noté, l'heure de la semaine la plus marquée par la ségrégation est onze heures le dimanche matin. Que de fois l'Église n'a été qu'un écho, au lieu d'être une voix, une lanterne rouge derrière la Cour suprême et d'autres organismes profanes au lieu d'être le phare montrant aux hommes le chemin progressif et décisif vers de plus hauts niveaux de compréhension!

Le jugement de Dieu est sur l'Église. L'Église souffre dans son âme même d'un schisme qu'il faut réparer. Ce sera l'une des tragédies de l'histoire chrétienne si les historiens futurs rapportent qu'au faîte du XX^e^ siècle l'Église fut l'un des remparts principaux de la suprématie blanche.

III

Face au défi communiste, nous devons examiner honnêtement la faiblesse du capitalisme traditionnel. En toute loyauté, nous devons admettre que le capitalisme a souvent laissé se creuser un abîme entre le superflu et la misère; qu'il a créé des conditions permettant de dépouiller le grand nombre du nécessaire pour donner le superflu à quelques-uns; qu'il a encouragé ceux qui manquaient de cœur à devenir froids et sans conscience au point que, comme le riche devant Lazare, ils restent insensibles devant l'humanité atteinte par la souffrance et la pauvreté. Sans doute, grâce à la réforme sociale, le capitalisme américain fait beaucoup pour réduire pareilles tendances, mais il reste beaucoup à faire. Dieu veut que tous ses enfants aient le minimum indispensable à une vie saine et qui ait un sens. Sans doute possible, il n'est

ni chrétien ni moral que les uns se prélassent dans le luxe alors que les autres s'enlisent dans la misère.

L'attrait du gain, s'il est la seule base d'un régime économique, encourage une compétition sans merci et une ambition égoïste qui poussent les hommes à se montrer plus concernés par les moyens d'existence que par la vie elle-même. Ils deviennent à ce point centrés sur le « moi » que le « toi » finit par s'effacer de leur perspective. Ne sommes-nous pas trop portés à mesurer le succès aux taux de nos salaires et au format de nos voitures, au lieu de le mesurer à la qualité de nos services et de notre relation à l'humanité? Le capitalisme peut conduire à un matérialisme pratique aussi pernicieux que le matérialisme théorique enseigné par le communisme.

Nous devons honnêtement reconnaître que la vérité ne se trouve ni dans le capitalisme traditionnel ni dans le marxisme. Chacun représente une vérité partielle. Historiquement, le capitalisme n'a pas compris ce qu'il y a de valable dans l'entreprise collective, et le marxisme n'a pas vu ce qu'il y a de valable dans l'entreprise privée. Le capitalisme du XIX^e^ siècle a ignoré que la vie est sociale, et le marxisme n'a pas vu et ne voit pas encore que la vie est individuelle et sociale. Le Royaume de Dieu ne correspond ni à la thèse de l'entreprise privée ni à l'antithèse de l'entreprise collective, mais à une synthèse qui réconcilie la vérité de l'une et de l'autre.

IV

En dernier lieu, nous sommes mis au défi d'engager nos vies pour la cause du Christ, exactement comme les communistes engagent les leurs pour le communisme. Nous ne pouvons accepter la doctrine des communistes, mais nous reconnaissons

leur zèle et leur dévouement à une cause qu'ils croient capable de créer un monde meilleur. Ils ont le sens du but à atteindre et ils mettent toute leur ardeur et leur assiduité à gagner les autres au communisme. Combien y a-t-il de chrétiens aussi zélés à gagner les autres au Christ? Souvent nous n'avons ni zèle pour le Christ ni goût pour son Royaume. Pour beaucoup de chrétiens, le christianisme est une activité du dimanche qui n'influence en rien le lundi et l'Église n'est guère qu'un vague club social légèrement teinté de religiosité. Jésus est un symbole d'autrefois, que nous honorons en l'appelant Christ mais sa Seigneurie n'est ni affirmée ni reconnue par nos vies inconsistantes. En irait-il de même si le feu chrétien brûlait dans le cœur de tous les chrétiens comme le feu communiste brûle dans le cœur des communistes? Le communisme n'est-il pas vivant dans le monde actuel parce que nous n'avons pas été assez chrétiens?

Il faut renouveler notre engagement à la cause du Christ. Il faut retrouver l'esprit de l'Église primitive. Partout où allaient les premiers chrétiens, ils portaient au Christ un témoignage triomphal. Sur les chemins des villages et dans les geôles des cités, ils proclamaient hardiment la bonne nouvelle de l'Évangile. Leur récompense pour ce témoignage audacieux était souvent le supplice atroce d'une cage aux lions ou la douleur poignante du marché d'esclaves, mais ils persévéraient, convaincus d'avoir découvert une cause si noble et d'avoir été convertis par un Sauveur si divin que même la mort n'était pas un trop grand sacrifice. Lorsqu'ils entraient dans une ville, son administration était troublée. Leur message nouveau apportait la douce chaleur du printemps à des hommes dont la vie était gelée par le long hiver du traditionalisme. Ils pressaient les gens de se dresser contre les vieux régimes d'injustice et les vieilles structures immorales. Quand les dirigeants s'opposèrent à eux, ces hommes

étranges, enivrés par le vin de la grâce divine, continuèrent à proclamer l'Évangile jusqu'à ce que des hommes et des femmes aient été convaincus dans la maison même de César, jusqu'à ce que les geôliers laissent tomber leurs clés et que les rois tremblent sur leurs trônes.

Qu'en est-il aujourd'hui de ce type de ferveur? Où en est cet engagement au Christ, hardi et révolutionnaire? Se cache-t-il derrière les autels et la fumée d'encens? Est-il enseveli dans un tombeau dénommé respectabilité? Est-il inextricablement lié à un anonyme statu quo et emprisonné dans les geôles des coutumes stagnantes? Ce don de soi doit revivre. Le Christ doit une fois de plus retrouver son trône dans nos vies.

C'est notre meilleure défense contre le communisme. La guerre n'est pas un remède. Jamais le communisme ne sera vaincu par des bombes atomiques et des armes nucléaires. Ne nous joignons pas à ceux qui crient à la guerre et qui, dans leur passion mal orientée, pressent les États-Unis de se retirer des Nations Unies. Nous vivons des jours où les chrétiens doivent témoigner d'une sage modération et d'une raison calme. Il faut éviter de traiter de communiste ou de pacifiste quiconque reconnaît que la haine et l'hystérie ne sont pas les réponses décisives aux problèmes de ces jours agités. Il ne faut pas nous engager dans un anticommunisme négatif, mais bien dans une lutte positive pour la démocratie, en comprenant que notre principale défense contre le communisme est de prendre l'offensive en faveur de la justice et du droit. Après avoir exprimé avec brio notre condamnation de la philosophie du communisme, nous devons par une action positive chercher à écarter ces conditions de pauvreté, d'insécurité, d'injustice et de discrimination raciale qui sont le terrain fertile où germe et se développe la graine du communisme. Celui-ci ne prospère que si les portes de l'avenir sont fermées

et les aspirations humaines étouffées. Comme les premiers chrétiens, nous devons aller vers un monde parfois hostile armés de l'Évangile révolutionnaire de Jésus-Christ. Avec ce message puissant, nous pourrons hardiment affronter le statu quo et les mœurs injustes, pour hâter le jour où « toute vallée sera exhaussée, toute montagne et toute colline seront abaissées; les coteaux se changeront en plaines et les défilés en vallons; et la gloire de l'Éternel sera révélée »[3].

Nous avons à la fois la mission exigeante et l'occasion exaltante de porter témoignage à l'esprit du Christ en façonnant un monde authentiquement chrétien. Si nous acceptons la mission avec dévouement et capacité, l'histoire sonnera le glas du communisme et nous garderons le monde pour la démocratie et le sauverons pour le peuple du Christ.

---

3. Isaïe 40, 4-5.

XIII

CE QUE PEUT NOTRE DIEU

A celui qui peut vous préserver de toute chute.

JUDE 24.

Le centre de la foi chrétienne est la certitude que dans l'univers il existe un Dieu capable d'agir avec une puissance surabondante dans la nature et dans l'histoire. L'Ancien et le Nouveau Testament soulignent à multiples reprises cette conviction. Théologiquement, cette affirmation s'exprime dans la doctrine de la toute-puissance de Dieu. Le Dieu que nous adorons n'est ni un Dieu faible ni un Dieu incomplet. Il est capable de refouler de gigantesques vagues d'opposition et de niveler de prodigieuses montagnes de malice. La foi chrétienne rend un témoignage retentissant à la puissance de Dieu.

Il en est qui cherchent à nous convaincre que l'homme seul est puissant. Leur essai de substituer un univers anthropocentrique à un univers théocentrique n'a rien de neuf. Sous sa forme moderne, cet essai a son point de départ dans la Renaissance et plus tard dans le Rationalisme; certains en arrivent progressivement à penser que Dieu était une page inutile dans l'agenda de la vie. A cette époque et ensuite lors de la révolution industrielle, d'autres mirent en question que Dieu servît encore à quelque chose. Le laboratoire commença à remplacer l'église et l'homme de science prit la place du prophète. Plus d'un se joignit à Swinburne pour chanter l'hymne nouveau : « Gloire à l'Homme au plus haut des cieux! car l'Homme est le maître de toutes choses. »[1]

1. « Hymn of Man » (extrait).

Les fidèles de la nouvelle religion anthropocentrique voient dans les progrès spectaculaires de la science moderne une justification de leur foi. La science et la technique ont prolongé le corps humain. Le télescope et la télévision ont donné une nouvelle portée à ses yeux. Le téléphone, la radio et le microphone ont donné une force nouvelle à sa voix et à ses oreilles. L'automobile et l'avion ont allongé ses jambes. Les médicaments miraculeux ont prolongé sa vie. Toutes ces réussites merveilleuses ne nous ont-elles pas démontré la puissance de l'homme?

Mais, hélas!, quelque chose a ébranlé la foi de ceux qui avaient fait du laboratoire « la cathédrale nouvelle des espoirs humains ». Les instruments hier vénérés contiennent aujourd'hui la mort cosmique, qui menace de nous plonger tous dans le gouffre de l'anéantissement. L'homme est impuissant à se sauver lui-même et à sauver le monde. Si elle n'est pas guidée par l'esprit de Dieu, sa toute récente puissance scientifique deviendra un monstre dévastateur à la Frankenstein qui réduira en cendres la vie terrestre.

Il arrive que d'autres forces nous font mettre en question la puissance de Dieu. La réalité et l'énormité du mal dans le monde — que Keats appelle « l'agonie géante du monde »; tempêtes et tornades impitoyables qui emportent les hommes comme des fétus de paille, maladies comme la démence affligeant des malheureux dès leur naissance et réduisant leurs jours à des cycles tragiques sans signification, folie de la guerre et atrocité de l'inhumanité de l'homme pour l'homme — pourquoi, demandons-nous, ces choses arrivent-elles si Dieu est en mesure de les empêcher? Ce problème, à savoir le problème du mal, a toujours torturé l'esprit humain. Je bornerai ma réponse à une assertion : une grande partie du mal dont nous faisons l'expérience vient de la folie et de l'ignorance de l'homme, ainsi que du mauvais

usage de sa liberté. En dehors de cela, je puis ajouter seulement qu'il y a et qu'il y aura toujours une ombre de mystère autour de Dieu. Ce qui sur le moment semble être un mal peut avoir un but que nos intelligences finies sont incapables de comprendre. C'est pourquoi, malgré la présence du mal et le doute qui se cache dans nos esprits, nous refusons d'abandonner la conviction que notre Dieu est puissant.

I

Notons d'abord que Dieu a le pouvoir de soutenir l'espace immense de l'univers physique. Ici encore, nous sommes tentés de nous persuader que l'homme est le vrai maître. Les avions à réaction réduisent en minutes des distances qui naguère demandaient des semaines d'efforts pénibles. Des vaisseaux spatiaux transportent des cosmonautes à travers l'espace, à des vitesses fantastiques. Dieu n'est-il pas remplacé dans la maîtrise de l'ordre cosmique?

Mais avant de nous laisser emporter trop loin par notre arrogance anthropocentrique, jetons un regard plus large sur l'univers. Ne découvrirons-nous pas bientôt que nos instruments faits de main d'homme se déplacent à peine, comparés aux mouvements du système solaire créé par Dieu? Pensez, par exemple, au fait que la terre tourne autour du soleil à une telle vitesse que l'avion à réaction le plus rapide aurait un retard de soixante-six mille milles dès la première heure d'une course spatiale. Pendant les sept minutes qui viennent de s'écouler, nous avons fait plus de huit mille milles à travers l'espace. Ou bien considérez le soleil, dont les savants nous disent qu'il est le centre du système solaire. Notre terre fait chaque année une fois le tour de cette boule cosmique de feu, parcourant 940.000.000 km à la vitesse de

107.000 km à l'heure ou de 2.570.000 km par jour. Demain à cette même heure, nous serons à 2.570.000 km du lieu où nous sommes à ce centième de seconde. Le soleil, qui paraît remarquablement proche, est à 150.000.000 km de la terre. Dans six mois, nous serons de l'autre côté du soleil, à 150.000.000 km de lui, et dans un an nous en aurons fait complètement le tour et serons de nouveau au point où nous sommes en ce moment. Ainsi, lorsque nous considérons l'expansion illimitée de l'espace, où nous sommes forcés de mesurer les distances stellaires en années-lumière et où les corps célestes se déplacent à des vitesses incroyables, nous sommes contraints de regarder plus loin que l'homme et de réaffirmer que Dieu est puissant.

II

Notons aussi que Dieu a le pouvoir de maîtriser toutes les forces du mal. En affirmant que Dieu peut vaincre le mal, nous admettons la réalité de ce mal. Le christianisme n'a jamais vu dans le mal une illusion ou une erreur de l'esprit humain. Il reconnaît dans le mal une force qui possède une réalité objective. Mais il affirme en même temps que le mal porte en soi le germe de sa propre destruction. L'histoire est la description des forces progressant avec une puissance apparemment irrésistible, mais qui n'aboutissent qu'à se faire écraser par les forces de la justice. Dans le monde moral, il existe une loi — un impératif silencieux et invisible, semblable aux lois du monde physique — qui nous rappelle que la vie ne se développe que dans une orientation déterminée. Les Hitler et les Mussolini ont leur jour et pour un temps ils peuvent s'assurer un grand pouvoir, se déployant comme un laurier, mais bientôt ils sont fauchés et fanés comme l'herbe aux prés.

Dans son récit pittoresque de la bataille de Waterloo, Victor Hugo écrivait dans *Les Misérables* :

> Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? Nous répondons non. Pourquoi? A cause de Wellington? A cause de Blücher? Non. A cause de Dieu... Napoléon avait été dénoncé dans l'infini et sa chute était décidée. Il gênait Dieu. Waterloo n'est point une bataille; c'est le changement de front de l'univers.

En un sens très réel, Waterloo symbolise la condamnation de tout Napoléon et rappellera toujours à une génération saoule de puissance militaire que, dans le long déroulement de l'histoire, la force ne crée pas le droit et que la force de l'épée ne peut vaincre la force de l'esprit.

Un système mauvais, connu sous le nom de colonialisme, a balayé l'Afrique et l'Asie. Mais la loi silencieuse et invisible est entrée alors en action. Comme l'a dit le Premier ministre Macmillan : « Le vent du changement a commencé à souffler. » Les puissants empires coloniaux ont commencé à s'écrouler comme châteaux de cartes et des nations nouvelles, indépendantes, ont commencé à surgir comme des oasis de fraîcheur dans les déserts accablés sous la torpeur de l'injustice. En moins de quinze ans, l'indépendance a gagné l'Asie et l'Afrique comme une marée irrésistible, libérant plus de 1.500.000 hommes des entraves du colonialisme.

Dans notre propre nation, un autre système injuste et mauvais, connu sous le nom de ségrégation, a pendant près de cent ans infligé au Noir un sentiment d'infériorité, l'a privé de sa personnalité, lui a dénié le droit à la vie, à la liberté, à la poursuite du bonheur. La ségrégation a été le fardeau du Noir et la honte

de l'Amérique. Mais le vent du changement a commencé à souffler, au plan national comme au plan mondial. Les événements se sont succédé, mettant graduellement fin au système de la ségrégation. Nous avons aujourd'hui la certitude que la ségrégation est morte. La seule question qui reste à régler, c'est le prix des funérailles.

Ces grands changements ne sont pas que politiques et sociologiques. Ils marquent la disparition de systèmes nés de l'injustice, nourris de l'inégalité et appuyés sur l'exploitation. Ils représentent l'inévitable déclin de tout régime fondé sur des principes qui ne sont pas en harmonie avec les lois morales de l'univers. Lorsque dans les générations futures les hommes jetteront un regard en arrière sur ces jours de troubles et de tensions que nous avons vécus, ils verront Dieu à l'œuvre dans l'histoire pour le salut des hommes. Ils sauront que Dieu travaillait par l'intermédiaire de ces hommes qui ont su percevoir qu'une nation ne peut survivre mi-esclave et mi-libre.

Dieu peut vaincre les maux de l'histoire. Leur contrôle ne lui est jamais ravi. Si parfois nous désespérons à cause de la lenteur du progrès vers la fin de la ségrégation et si nous sommes déçus par la prudence exagérée du gouvernement fédéral, reprenons un courage nouveau dans le fait que Dieu est puissant. Dans notre marche difficile et souvent solitaire sur la voie de la liberté, nous n'avançons pas seuls. Dieu marche avec nous. Il a mis dans la structure même de cet univers des lois morales absolues. Nous ne pouvons ni les défier ni les supprimer. Si nous leur désobéissons, elles nous briseront. Les forces du mal peuvent temporairement vaincre la vérité, mais finalement la vérité vaincra son vainqueur. Notre Dieu est puissant. James Russell Lowell avait raison :

La Vérité toujours sur l'échafaud, l'Erreur toujours sur le trône,
Mais cet échafaud gouverne l'avenir et, derrière l'inconnu mystérieux,
Dieu se dresse dans l'ombre, veillant sur ce qui est sien[2].

III

Notons enfin que Dieu a le pouvoir de nous donner les ressources intérieures qui nous permettront d'affronter les épreuves et les difficultés de la vie. Chacun de nous rencontre dans la vie des circonstances qui l'obligent à porter de lourds fardeaux de tristesse. L'adversité nous assaille avec la force d'un ouragan. Les aurores radieuses deviennent des nuits sombres. Nos plus beaux espoirs s'envolent et nos plus nobles rêves s'écroulent.

Le christianisme n'a jamais négligé ces expériences. Elles se produisent inévitablement. Comme l'alternance rythmique dans l'ordre naturel, la vie connaît la lumière étincelante de ses étés et le froid pénétrant de ses hivers. A des jours de joie inexprimable succèdent des jours de tristesse accablante. La vie nous apporte des périodes d'inondation et des temps de sécheresse. Lorsque viennent les heures sombres de la vie, beaucoup s'écrient avec Paul Laurence Dunbar :

Une croûte de pain et un coin pour dormir,
Une minute de sourire pour une heure de pleurs,
Une goutte de joie pour un torrent de larmes,
Et ne rire jamais, sinon les maux redoublent;
C'est cela, la vie![3]

2. *The Present Crisis* (extrait).
3. *Life* (extrait).

Le christianisme admet que les problèmes nous accablent et que les déceptions nous font chanceler. Mais ceci dit, il affirme que Dieu peut nous donner la force de les affronter. Il peut nous donner l'équilibre intérieur qui nous permet de rester debout au milieu des épreuves et des fardeaux de la vie. Il peut nous assurer la paix intérieure dans les tempêtes extérieures. La fermeté intérieure de l'homme de foi est le legs principal du Christ à ses disciples. Il n'offre ni ressources matérielles ni formule magique qui nous exempterait de la souffrance et de la persécution, mais il nous fait un don impérissable : « Je vous laisse la paix. »[4] C'est cette paix qui surpasse toute intelligence.

Il nous semble parfois que nous n'avons pas besoin de Dieu, mais quand la tempête du désappointement fait rage, que le vent du désastre souffle et que les vagues de la tristesse viennent battre contre nos vies, si nous n'avons pas une foi profonde et patiente nos vies impressionnables s'en iront en lambeaux. S'il y a tant de déceptions dans le monde, c'est parce que nous nous sommes appuyés sur les dieux plutôt que sur Dieu. Nous nous sommes mis à genoux devant le lieu de la science et avons découvert qu'il nous avait donné la bombe atomique, avec sa suite de peurs et d'anxiétés que la science ne peut jamais calmer. Nous avons adoré le dieu du plaisir et compris que les frémissements s'arrêtent et que les sensations sont courtes. Nous nous sommes inclinés devant le dieu de l'argent et avons appris qu'il y a des choses comme l'amour et l'amitié qui ne s'achètent pas et que, dans un monde de dépression possible, de chute du marché et de mauvais investissements, l'argent est une divinité plutôt incertaine. Ces dieux qui passent ne sont pas capables de nous sauver et d'apporter le bonheur au cœur humain.

4. Jean 14, 27.

Dieu seul est puissant. C'est la foi en lui que nous devons redécouvrir. Avec cette foi, nous pouvons transformer les vallées froides et désolées en sentiers illuminés de joie et apporter une lumière nouvelle dans les sombres cavernes du pessimisme. Y a-t-il ici quelqu'un qui s'en va vers le crépuscule de la vie et qui redoute ce que nous appelons mort? Pourquoi être effrayé? Dieu est puissant. Y a-t-il ici quelqu'un au bord du désespoir pour la mort d'un être aimé, la ruine d'un mariage ou la méchanceté d'un enfant? Pourquoi désespérer? Dieu peut vous donner la force d'endurer ce qui ne peut être changé. Y a-t-il ici quelqu'un rendu anxieux par sa mauvaise santé? Pourquoi être anxieux? Quoi qu'il arrive, Dieu est puissant.

Pour conclure mon message, permettez-moi de vous livrer une expérience personnelle. Les vingt-quatre premières années de ma vie furent des années sans histoire. Je n'eus ni problèmes fondamentaux ni difficultés. Grâce à des parents prévoyants et aimants qui veillaient à tous mes besoins, je traversai sans interruption les années d'école, de collège, d'études théologiques et d'école supérieure. Ce ne fut que lorsque je devins partiellement responsable du boycottage des autobus à Montgomery que je fus confronté réellement avec les épreuves de la vie. Presque aussitôt après le lancement de cette protestation, nous commençâmes à recevoir à domicile des menaces par téléphone et par lettres. Sporadiques au début, elles se multiplièrent de jour en jour. Je les pris d'abord à la légère, estimant qu'elles venaient de quelques têtes chaudes qui se décourageraient dès qu'elles constateraient que nous ne répondions pas. Mais les semaines passant, je compris que beaucoup de ces menaces étaient sérieuses. Je me sentis hésitant et ma peur grandit.

A la fin d'une journée particulièrement chargée, je me couchai à une heure tardive. Ma femme dormait déjà et j'étais sur le point

de m'assoupir quand le téléphone sonna. Une voix en colère dit : « Écoute, nègre, nous en avons assez de toi. Avant la semaine prochaine, tu regretteras d'être venu à Montgomery. » Je raccrochai, mais le sommeil était parti. Il me semblait que toutes mes craintes m'étaient revenues d'un coup. J'avais atteint le point de saturation.

Je sortis du lit et commençai à arpenter le plancher. Finalement, j'allai à la cuisine et fis chauffer du café. J'étais prêt à abandonner. J'essayai de trouver un moyen de disparaître sans avoir l'air d'un lâche. Dans cet état d'épuisement, alors que mon courage était presque entièrement perdu, je décidai de remettre mon problème à Dieu. La tête dans les mains, je m'inclinai sur la table de la cuisine et je priai à haute voix. Ce que je dis à Dieu cette nuit-là est encore vivant dans ma mémoire. « Je me suis dressé ici pour ce que je crois être juste. Mais maintenant j'ai peur. Les gens se tournent vers moi pour être guidés et si je vais devant eux sans force et sans courage, eux aussi chancelleront. Je suis au bout de mes forces. Il ne me reste rien. J'en suis venu au point où seul je ne puis plus faire face. »

A ce moment même, j'eus conscience de la présence divine comme jamais auparavant. C'était comme si je pouvais entendre la tranquille assurance d'une voix intérieure : « Debout pour la justice. Debout pour la vérité. Dieu sera toujours à tes côtés. » Presque aussitôt mes craintes commencèrent à me quitter. Mon incertitude disparut. J'étais prêt à tout affronter. La situation extérieure n'avait pas changé, mais Dieu m'avait donné le calme intérieur.

Trois minutes plus tard, notre maison sauta. Cela peut paraître étrange, mais je reçus calmement cette nouvelle. Mon expérience avec Dieu m'avait rendu courage et confiance. Je sais maintenant

que Dieu peut nous donner les ressources intérieures pour faire face aux tempêtes et aux problèmes de la vie.

Que cette affirmation soit notre clameur retentissante. Elle nous donnera le courage d'affronter les incertitudes de l'avenir. Elle donnera à nos pieds fatigués de nouvelles forces pour reprendre notre marche en avant vers la cité de liberté. Si des nuages bas assombrissent nos jours et si nos nuits deviennent plus noires qu'un millier de minuits, souvenons-nous qu'il y a dans l'univers une Puissance, grande et bienveillante, dont le nom est Dieu : il peut ouvrir la voie lorsque la route fait défaut et changer les sombres aujourd'huis en demains lumineux. C'est notre espoir pour devenir de meilleurs hommes. C'est notre mandat pour chercher à faire un monde meilleur.

XIV

ANTIDOTES DE LA PEUR

La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte; car la crainte suppose un châtiment et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour.

I JEAN 4, 18.

En ces jours de bouleversements catastrophiques et d'incertitude calamiteuse, y a-t-il un seul homme qui ne se sente abattu et troublé par une peur paralysante qui, comme un chien hargneux, s'accroche à chacun de nos pas?

Partout hommes et femmes affrontent des peurs qui prennent souvent des déguisements étranges et se cachent sous des manteaux fort divers. Hantés par la possibilité d'une mauvaise santé, nous découvrons dans chaque symptôme anodin une évidence de maladie. Troublés par le fait que les jours et les années passent si vite, nous nous bourrons de drogues qui nous promettent une éternelle jeunesse. Si nous jouissons de la vigueur physique, nous devenons si soucieux d'éviter un effondrement possible de notre personnalité que nous développons un complexe d'infériorité et avançons dans la vie en trébuchant, avec un sentiment d'insécurité, un manque de confiance en nous-mêmes et une impression de faillite imminente. Une crainte de ce que la vie peut apporter pousse certaines personnes à errer sans but au long des routes dégradantes de l'excès de boisson et de la promiscuité sexuelle. Presque sans en avoir conscience, beaucoup de gens permettent à la peur de transformer des matins d'amour et de paix en des soirs de dépression intérieure.

Si elle n'est pas détectée, la peur donne naissance à toute une famille de phobies — agoraphobie, claustrophobie, phobie de

l'eau, de l'obscurité, de la solitude et bien d'autres — qui cumulent dans la phobophobie, peur de la peur elle-même.

Dans notre société hautement compétitive, il est spécialement courant de voir se développer des craintes d'origine économique; selon Karen Horney, c'est la cause de la plupart des problèmes psychologiques de notre époque. Les capitaines d'industrie sont tourmentés par la chute possible de leurs affaires et l'instabilité du marché. Les employés sont inquiets devant la perspective du sous-emploi et les conséquences d'une automation croissante.

Considérez aussi la mutiplication actuelle des peurs religieuses et ontologiques, y compris la crainte de la mort et de l'anéantissement racial. L'avènement de l'ère atomique, qui aurait dû déboucher sur une époque d'abondance et de prospérité, a développé la peur de la mort dans des proportions maladives. Le terrifiant spectacle de la guerre nucléaire a mis sur des millions de lèvres les mots de Hamlet *To be or not to be.* Voyez nos efforts délirants pour construire des abris! Comme si ceux-ci pouvaient offrir un refuge devant une attaque à la bombe H! Voyez le ton désespéré de nos pétitions pour que notre gouvernement augmente ses réserves atomiques. Mais notre tentative fanatique de maintenir « un équilibre de terreur » ne fait qu'augmenter notre peur et laisse les nations dans l'angoisse de voir quelque faux pas diplomatique allumer un holocauste terrifiant.

Comprenant que la peur draine l'énergie de l'homme et tarit ses ressources, Emerson a écrit : « Il n'a pas appris la leçon de la vie celui qui ne surmonte pas chaque jour une crainte. »[1]

Mais mon intention n'est pas de suggérer que nous devrions chercher à éliminer la peur totalement de la vie humaine. Si même

1. Extrait de « Courage » dans *Society and Solitude* (1879).

c'était humainement possible, ce serait indésirable en pratique. La peur est le système d'alarme élémentaire de l'organisme humain; elle l'avertit des dangers imminents;sans elle, l'homme n'aurait survécu ni dans le monde primitif ni dans le monde moderne. En outre, la peur est une force puissante de création. Chaque grande invention et chaque progrès intellectuel représente un désir d'échapper à une circonstance ou condition redoutée. La peur de l'obscurité a conduit à la découverte du secret de l'électricité. La peur de la souffrance a conduit au progrès merveilleux de la science médicale. La peur de l'ignorance fut l'une des raisons qui ont poussé l'homme à édifier de grandes institutions d'enseignement. La peur de la guerre fut l'une des forces qui firent naître les Nations Unies. Angelo Patri a justement dit : « L'éducation consiste à avoir peur au bon moment. » Si l'homme perdait son aptitude à la peur, il perdrait aussi son aptitude à se développer, à inventer, à créer. En un sens donc, la peur est normale, nécessaire et créatrice.

Mais il faut nous souvenir que des craintes anormales sont ruineuses au plan émotif et destructrices au plan psychologique. Pour illustrer la différence entre la peur normale et anormale, Freud parlait d'une personne justement effrayée par les serpents au cœur de la brousse africaine et d'une autre craignant nerveusement de découvrir des serpents sous la carpette de son appartement urbain. Les psychologues disent que les enfants normaux naissent avec deux peurs seulement — la peur de tomber et la peur des bruits violents — et qu'ils acquièrent toutes les autres en raison de l'environnement. Beaucoup de ces peurs sont des serpents sous la carpette.

C'est à des peurs de ce genre que nous pensons d'ordinaire quand nous parlons de nous débarrasser de nos frayeurs. Mais ce n'est là qu'un aspect de la question. Des peurs normales nous

protègent; des peurs anormales nous paralysent. Des peurs normales nous font améliorer notre bien-être individuel et collectif; des peurs anormales empoisonnent sans cesse et déforment notre vie intérieure. Notre problème n'est pas de nous défaire de la peur, mais plutôt de la brider et de la maîtriser. Comment pouvons-nous y arriver?

I

Premièrement, nous devons résolument faire face à nos peurs et nous demander honnêtement pourquoi nous sommes effrayés. Dans une certaine mesure, cette confrontation nous donnera prise sur elles. Nous ne serons jamais guéris de la peur en la fuyant ou en la réprimant : plus nous essayons d'ignorer ou de réprimer nos frayeurs, plus nous multiplions nos conflits intérieurs.

En examinant carrément et honnêtement nos peurs, nous constatons que beaucoup d'entre elles sont des résidus d'un besoin ou d'une anxiété de l'enfance. Nous pouvons, par exemple, avoir une personne hantée par la crainte de la mort et la pensée du châtiment dans l'au-delà et qui découvre qu'elle a projeté inconsciemment dans la réalité totale l'expérience, acquise dans l'enfance, d'être punie par ses parents, enfermée dans une chambre et apparemment abandonnée. Ou bien quelqu'un souffre d'un complexe d'infériorité et de rejet social, et découvre que dans sa jeunesse il a été repoussé par une mère égocentrique et un père trop occupé, ce qui l'a conduit à un sentiment déprimant d'inadaptation et à une amertume refoulée envers la vie.

En ramenant nos peurs à l'avant-plan de la conscience, nous pouvons constater qu'elles sont plus imaginaires que réelles. Certaines se révèlent n'être que des serpents sous la carpette.

Rappelons-nous aussi que, plus souvent qu'il ne parait, nos craintes comportent un mauvais usage de l'imagination. Si nous mettons nos peurs à découvert, nous pourrons parfois en rire et c'est une bonne chose. Un psychiatre a dit : « Le ridicule est la meilleure cure de la peur et de l'anxiété. »

II

En second lieu, nous pouvons maîtriser la peur par l'une des plus hautes vertus connues de l'homme : le courage. Platon considérait le courage comme un élément de l'âme jetant un pont entre la raison et le désir. Aristote pense que le courage est l'affirmation de la nature essentielle de l'homme. Thomas d'Aquin dit que le courage est la force d'âme capable de vaincre tout ce qui menace l'atteinte du plus grand bien.

Le courage est donc la capacité de l'esprit à surmonter la peur. Contrairement à l'anxiété, la peur a un objet précis qui peut être affronté, analysé, attaqué et au besoin supporté. Que de fois l'objet de notre peur n'est autre que la peur elle-même! Dans son *Journal*, Henry David Thoreau écrivait : « Il ne faut rien craindre autant que la crainte. » Il y a des siècles, Épictète a écrit : « Ce n'est ni la mort ni le malheur qui nous effraie, mais la peur du malheur et de la mort. » Le courage isole la peur de l'objet qui la produit et ainsi la domine. Paul Tillich a écrit : « Le courage est l'affirmation de soi « en dépit de »... ce qui tend à empêcher le soi de s'affirmer. » C'est une affirmation de soi en dépit de la mort et du non-être; celui qui est courageux assume la peur de la mort dans son affirmation de soi et agit sur elle. Cette affirmation courageuse de soi, qui est sûrement un remède contre la peur, n'est pas un égoïsme, car l'affirmation de soi inclut à la fois un amour de soi correct et un amour d'autrui

correctement formulé. Erich Fromm a montré de façon convaincante qu'un amour de soi bien compris et un amour bien compris pour les autres sont en dépendance réciproque.

Le courage, la détermination à ne se laisser accabler par aucune chose, si effrayante qu'elle soit, nous rend capables de faire face à n'importe quelle peur. Beaucoup de nos craintes ne sont que des serpents sous la carpette. La difficulté est une réalité dans l'étrange mixture de cette vie, des dangers sont embusqués autour de chaque action, des accidents surviennent, la mauvaise santé est une possibilité toujours menaçante et la mort un fait réel, désagréable et inévitable de l'expérience humaine. Dans l'énigme qu'est la vie, le mal et la souffrance sont proches de chacun d'entre nous et nous rendons un très mauvais service, tant à nous-mêmes qu'à notre prochain, si nous essayons de prouver que rien en ce monde ne peut nous effrayer. Ces forces qui menacent de neutraliser la vie doivent être rencontrées avec courage, avec cette capacité de la vie à s'affirmer en dépit de ses ambiguïtés. Cela requiert le développement d'une volonté créatrice qui nous rend capables de tailler une pierre d'espérance dans une montagne de désespoir.

Le courage et la lâcheté sont antithétiques. Le premier est une résolution intérieure d'aller de l'avant malgré les obstacles et les situations qui nous effrayent; la seconde est la soumission aux circonstances. Le courage engendre une affirmation de soi constructive; la lâcheté produit une démission de soi destructive. Le courage fait face à la peur et ainsi la maîtrise; la lâcheté refoule la peur et ainsi est dominée par elle. Jamais les courageux ne perdent le goût de la vie, même quand leur vie est sans goût; les lâches, écrasés par les incertitudes de l'existence, perdent la volonté de vivre. Nous devons sans arrêt construire des digues de courage pour repousser les vagues de la peur.

III

En troisième lieu, la peur est maîtrisée par l'amour. Le Nouveau Testament affirme : « La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte. » Le type d'amour qui a conduit le Christ à la croix et gardé Paul serein dans les flots furieux de la persécution n'est ni mou, ni anémique, ni sentimental. Un tel amour affronte le mal sans broncher et fait preuve d'une capacité infinie « d'encaisser », comme dit notre langage populaire. Un tel amour domine le monde, ne fût-ce que du haut d'une croix grossière, dressée vers le ciel.

Mais l'amour a-t-il un rapport avec notre peur moderne de la guerre, de l'instabilité économique, de l'injustice raciale? La haine s'enracine dans la peur et le seul remède à la peur-haine est l'amour. Notre situation internationale se détériore parce qu'elle est traversée par les dards de la peur. La Russie craint l'Amérique et l'Amérique craint la Russie. Et il en va de même pour la Chine et l'Inde, les Arabes et Israël. Ces derniers englobent l'agression, la suprématie scientifique et technique, la puissance économique d'une autre nation; et aussi notre propre niveau et notre propre force. La peur n'est-elle pas l'une des causes majeures de la guerre? Nous disons que la guerre est une conséquence de la haine; mais un examen attentif révèle la succession : peur d'abord, haine ensuite, puis guerre, et enfin haine plus profonde. Si le cauchemar d'une guerre nucléaire s'abattait sur notre monde, la cause n'en serait pas tellement qu'une nation haïssait l'autre, mais que chacune de ces nations avait peur de l'autre.

Quelle méthode l'ingénuité sophistiquée de l'homme moderne a-t-elle employée pour faire face à la peur de la guerre? Nous nous sommes armés jusqu'aux dents. L'Ouest et l'Est se sont

lancés dans une course aux armements. Les dépenses pour notre défense ont atteint des proportions énormes et les armes de destruction ont obtenu priorité sur toute autre entreprise humaine. Les nations ont cru que des armements plus importants chasseraient la peur. Hélas! ils ont produit une peur plus grande encore. En ces jours agités et frappés de panique, les paroles judicieuses d'autrefois « L'amour parfait bannit la crainte » nous reviennent une nouvelle fois à la mémoire. Ce qui peut chasser la peur, ce ne sont pas les armes, mais l'amour, la compréhension et une bonne volonté organisée. Seul un désarmement, basé sur la bonne foi, fera de la confiance mutuelle une authentique réalité.

C'est dans la même formule que nos propres problèmes d'injustice raciale peuvent trouver une solution. La ségrégation raciale est soutenue par des craintes irrationnelles, comme la perte de privilèges économiques, l'altération du statut social, le mariage interracial et l'adaptation à de nouvelles situations. Au long de nuits sans sommeil et de jours sans repos, de nombreux Blancs cherchent par diverses méthodes à combattre ces peurs corrosives. Pratiquant la politique de l'autruche, les uns cherchent à ignorer le problème des relations raciales et à fermer leur esprit à ses conséquences. D'autres, faisant confiance à des manœuvres légales, conseillent la résistance massive. D'autres encore espèrent perdre leur peur en se livrant à des actes de violence gratuite contre leurs frères noirs. Comme tous ces remèdes sont futiles! Au lieu d'éliminer la peur, ils en inspirent d'autres plus profondes et plus pathologiques, qui conduisent leurs victimes à d'étranges psychoses. Ni le refoulement, ni la résistance massive, ni la violence agressive ne chasseront la peur de l'intégration; seuls l'amour et la bonne volonté peuvent le faire.

Si nos frères blancs ont à dominer la peur, ils sont en cela dépendants non seulement de leur propre engagement dans

l'amour chrétien, mais aussi de l'amour chrétien que les Noirs développent envers eux. La crainte au sein de la communauté blanche ne sera allégée que par notre adhésion à l'amour et à la non-violence. Une minorité blanche, consciente de sa culpabilité, craint que si le Noir arrive au pouvoir il agisse sans frein ni pitié pour prendre sa revanche des injustices et des brutalités accumulées pendant des années. Un père, qui n'a cessé de maltraiter son fils, réalise soudain que celui-ci est désormais plus fort que lui; le fils se servira-t-il de sa récente force physique pour rendre tous les coups du passé?

Naguère enfant sans ressources, le Noir a maintenant grandi aux plans politique, culturel et économique. Beaucoup de Blancs craignent une revanche. Le Noir doit leur montrer qu'ils n'ont rien à craindre, parce qu'il pardonne et veut oublier le passé. *Le Noir doit convaincre le Blanc qu'il cherche la justice à la fois pour lui-même et pour l'homme blanc.* Un mouvement de masse pratiquant l'amour et la non-violence et faisant preuve de sa force dans la discipline devrait convaincre la communauté blanche que si un tel mouvement existe pour conquérir le pouvoir, il s'en servira de façon constructive et non pas vengeresse.

Quel est donc le remède à cette crainte morbide de l'intégration? Nous connaissons le remède. Dieu nous aide à le mettre en œuvre! L'amour bannit la crainte.

Cette vérité n'est pas sans portée pour nos anxiétés personnelles. Nous sommes effrayés par la supériorité des autres, par notre faiblesse, par le dédain ou la désapprobation de ceux dont nous estimons l'opinion. Envie, jalousie, manque de confiance en soi, sentiment d'insécurité et impression gênante d'infériorité sont tous enracinés dans la crainte. Nous n'envions pas les gens pour les craindre ensuite; nous les craignons d'abord et ensuite seulement nous en devenons jaloux. Y a-t-il un remède à ces peurs

ennuyeuses qui troublent nos vies personnelles? Oui, un engagement profond et permanent dans la voie de l'amour. « L'amour parfait bannit la crainte. »

Haine et amertume ne peuvent jamais guérir la maladie de la peur; seul l'amour le peut. La haine paralyse la vie; l'amour l'harmonise. La haine assombrit la vie; l'amour l'illumine.

IV

En quatrième lieu, la peur est maîtrisée par la foi. Une source habituelle de crainte est la conscience de disposer de ressources insuffisantes et en conséquence d'être désarmé devant la vie. Trop de gens essayent d'affronter les tensions de la vie avec des moyens spirituels insuffisants. En vacances à Mexico, ma femme et moi désirions pêcher en haute mer. Par économie, nous louâmes un vieux bateau mal équipé. Nous accordâmes à ce fait peu d'importance, jusqu'au moment où, à dix milles du rivage, les nuages s'amoncelèrent et un vent de tempête se mit à souffler. Nous commençâmes à nous sentir figés par la peur, car nous savions que notre bateau était déficient. Des quantités de gens se trouvent dans une situation semblable. Des vents forts et des bateaux faibles expliquent leur frayeur.

Beaucoup de nos craintes anormales peuvent être traitées par la psychiatrie, une discipline relativement neuve et qui doit beaucoup à Sigmund Freud. Elle examine les démarches subconscientes des hommes et cherche à découvrir comment et pourquoi des énergies fondamentales sont détournées vers des voies névrotiques. La psychiatrie nous aide à observer franchement notre moi intérieur et à découvrir les causes de nos faiblesses et de nos peurs. Mais beaucoup de nos problèmes de ce genre embrassent un domaine où l'aide de la psychiatrie est inefficace,

à moins que le psychiatre ne soit un homme doté d'une foi religieuse. Notre difficulté en effet vient simplement de notre tentative d'affronter la peur sans la foi; nous voguons sur la mer tempétueuse de la vie sans bateaux spirituels adéquats. L'un de nos meilleurs médecins et psychiatres d'Amérique a dit : « Le seul remède connu à la peur, c'est la foi. »

Les peurs et phobies anormales qui s'expriment en anxiété nerveuses peuvent être guéries par la psychiatrie; mais la peur de la mort, du non-être, du néant, exprimée en anxiété existentielle, ne peut être guérie que par une foi religieuse positive.

Une foi religieuse positive ne nous offre pas l'illusion que nous serons exempts de peine et de souffrance; elle ne nous apporte pas non plus l'idée que la vie est une suite de confort sans mélange et de facilité constante. Au contraire, elle nous inspire l'équilibre intérieur qui nous permet d'affronter les tensions, les fardeaux et les craintes qui sont inévitables; elle nous assure que l'univers est digne de confiance et que Dieu s'y intéresse.

L'irréligion, au contraire, voudrait nous faire croire que nous sommes des orphelins perdus dans les immensités d'un univers sans but et sans intelligence. Cette optique enlève le courage et épuise les énergies de l'homme. Dans sa *Confession*, Tolstoï écrit, au sujet de la solitude et du vide qu'il ressentait avant sa conversion :

> Il y eut une période dans ma vie où tout me paraissait tomber en ruines; les fondements mêmes de mes convictions commençaient à s'écrouler et je me sentais moi-même tomber en pièces. Il n'y avait pas d'influence favorable dans ma vie et il n'y avait pas de Dieu; aussi, chaque nuit avant de me coucher, je m'assurais qu'il n'y avait pas de corde dans ma chambre, de peur d'être tenté durant la nuit de me pendre aux poutres de

> ma chambre; et je cessai d'aller à la chasse, de peur d'être tenté de mettre une fin rapide à ma vie et à ma misère.

Comme tant d'autres, Tolstoï à cette étape de sa vie manquait du soutien qui vient de la conviction que l'univers est guidé par une Intelligence bienveillante, dont l'amour infini embrasse tout le genre humain.

La religion nous donne la conviction que nous ne sommes pas seuls dans cet univers immense et incertain. Au-dessous et au-dessus des sables mouvants du temps, des incertitudes qui assombrissent nos jours et des vicissitudes qui enténèbrent nos nuits, il y a un Dieu sage et aimant. Cet univers n'est pas l'expression tragique d'un chaos sans signification mais le jeu merveilleux d'un cosmos ordonné. — « C'est par la sagesse que l'Éternel a fondé la terre, c'est par l'intelligence qu'il a affermi les cieux. »[2] L'homme n'est pas la bouffée de fumée d'un feu qui couve sans fin, mais un enfant de Dieu créé « de peu inférieur aux anges »[3]. Plus haut que la multiplicité du temps se tient le seul Dieu éternel, avec sa sagesse pour nous guider, sa force pour nous protéger et son amour pour nous garder. Son amour sans bornes nous soutient et nous contient comme l'océan contient et soutient les faibles gouttes de chaque vague. Avec une plénitude débordante, il est toujours en mouvement vers nous, prêt à pourvoir de ressources illimitées chaque crique et chaque baie de nos vies. Tel est le registre éternel de la religion, sa réponse éternelle au mystère de l'existence. Quiconque trouve ce soutien cosmique peut parcourir les grands-routes de la vie sans la fatigue du pessimisme ni le poids des frayeurs maladives.

Là se trouve la réponse à la peur nerveuse de la mort qui afflige

2. Proverbes 3, 19.
3. Psaume 8, 6.

tant de nos vies. Affrontons la peur qu'a soulevée la bombe atomique dans la foi que nous ne pouvons jamais voyager en dehors des bras de Dieu. La mort est inévitable. C'est une démocratie pour tous et non une aristocratie pour quelques-uns : les rois meurent autant que les mendiants, les jeunes meurent comme les vieux et les savants comme les ignorants. Nous ne devons pas craindre la mort. Le Dieu qui de la nébuleuse primitive a fait sortir notre planète tourbillonnante et qui a conduit à travers tant de siècles le pèlerinage de l'homme, peut très certainement nous mener par la nuit sombre de la mort jusqu'au matin brillant de la vie éternelle. Sa volonté est trop parfaite et ses desseins trop grands pour être enfermés dans le réceptacle limité du temps et dans les murs étroits de la terre. La mort n'est pas le mal suprême; le mal suprême est d'être en dehors de l'amour divin. Il ne faut pas nous joindre à la course folle vers des abris terrestres. Dieu est notre éternel refuge.

Jésus savait que rien ne peut séparer l'homme de l'amour de Dieu. Écoutez ses paroles solennelles :

> Ne les craignez donc point; car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu... Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne. Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou? Cependant, il n'en tombe pas un à terre sans la volonté de votre Père. Et même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous valez plus que beaucoup de passereaux[4].

Pour Jésus, l'homme n'est ni épave ni rebut sur le fleuve de la vie; c'est un enfant de Dieu. N'est-il pas déraisonnable de

4. Matthieu 10, 26; 28-31.

supposer que Dieu, dont l'activité créatrice est exprimée dans son souci pour un passereau qui tombe et pour le nombre des cheveux sur une tête, exclurait de son amour compatissant le vie même de l'homme? La certitude que Dieu pense à chacun personnellement est une valeur considérable devant la maladie de la peur, car elle nous donne un sens de valeur, d'appartenance et de « chez soi » dans l'univers.

Dans le boycottage des autobus à Montgomery en Alabama, l'une des participantes les plus engagées était une vieille femme noire, que nous appelions affectueusement Maman Pollard. Bien que très pauvre et sans éducation, elle était d'une intelligence étonnante et comprenait magnifiquement la signification profonde du mouvement. Après plusieurs semaines, où elle avait dû se rendre partout à pied, on lui demanda si elle était fatiguée. Avec une profondeur peu grammaticale, elle répondit : « Mes pieds « est » fatigués, mais mon âme est reposée. »

Un certain lundi soir, après une semaine très tendue qui avait vu mon arrestation et de nombreuses menaces par téléphone, je pris la parole à une réunion de masse. Je m'efforçai de donner une impression de force et de courage, alors qu'intérieurement j'étais abattu et effrayé. A la fin de la réunion, Maman Pollard vint à l'entrée de l'église et dit : « Fils, venez ici. » Je m'avançai aussitôt vers elle et la serrai affectueusement dans mes bras. « Y a quéque chose qui n'tourne pas rond pour vous, dit-elle, c'était pas costaud c' que vous avez dit ce soir ». Toujours préoccupé de déguiser mes craintes, je répliquai : « Oh! non, Maman Pollard, tout va bien. Je me sens aussi bien que jamais. » Mais elle était observatrice. « Faites pas la bête avec moi, dit-elle. J' sais bien qu'ça n' tourne pas rond. Pt' être nous n'avons pas fait comme vous voulez? Ou c'est les Blancs qui vous embêtent? » Sans me laisser le temps de répondre, elle me regarda

droit dans les yeux et dit : « J' vais pas vous dire qu'on est tous avec vous. » Alors son visage devint rayonnant et elle me dit avec une tranquille assurance : « Même si nous on n'est pas avec vous, Dieu prendra soin de vous. » Comme elle disait ces paroles consolantes, tout en moi tressaillit et s'anima sous le frémissement d'une énergie nouvelle.

Depuis cette triste nuit de 1956, Maman Pollard est entrée dans la gloire du Seigneur et j'ai connu peu de jours vraiment tranquilles. J'ai été torturé au-dehors et tourmenté au-dedans par le feu furieux des tribulations. J'ai dû rassembler tout ce que j'avais de force et de courage pour résister aux vents déchaînés de la douleur et aux tempêtes tumultueuses de l'adversité. Mais tandis que les années passaient, les mots si simplement éloquents de Maman Pollard sont revenus sans cesse donner à mon âme troublée lumière, paix et direction. « Dieu prendra soin de vous. »

Cette foi transforme les tourbillons du désespoir en une brise tiède et vivifiante d'espérance. Il y a une génération, on trouvait couramment sur le mur des maisons de personnes pieuses cette devise qui doit être gravée sur nos cœurs :

La peur a frappé à la porte.
La Foi a répondu.
Il n'y avait personne.

XV

RÉPONSE À UNE QUESTION EMBARRASSANTE

Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon?

MATTHIEU 17, 19.

Au cours des siècles, la vie humaine a été caractérisée par les efforts persévérants de l'homme pour supprimer le mal sur la terre. Rarement l'homme s'est entièrement adapté au mal car en dépit de ses rationalisations, compromis et alibis, il sait que le « est » n'est pas le « devrait » et que l'actuel n'est pas le possible. Bien que le mal de la sensualité, de l'égoïsme et de la cruauté surgisse souvent dans son âme de façon agressive, quelque chose d'intérieur lui dit que ce sont là des intrus et lui rappelle que sa destinée est plus haute et son allégeance plus noble. L'attrait de l'homme pour le démoniaque est toujours troublé par son désir du divin. Cherchant à s'adapter aux exigences du temps, il sait que l'éternité est sa demeure finale. Quand l'homme rentre en lui-même, il sait que le mal est un envahisseur étranger, qui doit être expulsé des terres de son âme s'il veut atteindre à la dignité morale et spirituelle.

Mais le problème qui a toujours embarrassé l'homme, c'est son incapacité à vaincre le mal par ses propres forces. Avec un étonnement pathétique, il demande : « Pourquoi ne puis-je le chasser? Pourquoi ne puis-je écarter ce mal de ma vie? »

Cette question angoissante et embarrassante rappelle un fait qui se produit aussitôt après la transfiguration du Christ. Descendant de la montagne, Jésus trouve un jeune garçon qui souffrait de fortes convulsions. Ses disciples avaient essayé désespérément de guérir le malheureux enfant, mais plus ils s'y efforçaient et plus ils se rendaient compte de leur impuissance et des limites de leur pouvoir. Alors qu'en désespoir de cause

ils étaient sur le point de renoncer, leur Seigneur arriva sur les lieux. Après que le père de l'enfant lui eut raconté l'échec de ses disciples, Jésus « parla sévèrement au démon, qui sortit de l'enfant et celui-ci fut guéri à l'instant même ». Plus tard, lorsque les disciples furent seuls avec leur Maître, ils demandèrent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? » Ils voulaient une explication de leurs limites évidentes. Jésus dit que leur échec était causé par leur manque de foi : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait; rien ne vous serait impossible. » Ils avaient essayé de faire par eux-mêmes ce qui ne pouvait être fait qu'après un abandon de leur nature à Dieu assez total pour que sa force pût passer librement par eux.

I

Comment le mal peut-il être chassé? Les hommes ont habituellement suivi deux chemins pour éliminer le mal et ainsi sauver le monde. Le premier invite l'homme à écarter le mal par son propre pouvoir, dans la conviction étrange et naïve qu'en réfléchissant, inventant et gouvernant, il vaincra finalement les forces harassantes du mal. Donnez aux gens une chance loyale et une éducation décente et ils se sauveront eux-mêmes. Cette idée, qui s'étend comme une épidémie dans le monde moderne, a éconduit Dieu et introduit l'homme, en substituant l'ingénuité humaine à la direction divine. Certains supposent que cette conception s'introduisit à l'époque de la Renaissance lorsque la raison détrôna la religion, ou plus tard quand *L'Origine des espèces* de Darwin remplaça la croyance en la création par la théorie de l'évolution, ou encore lorsque la révolution industrielle tourna les cœurs humains vers le confort et l'aisance. De toute

façon, l'idée que l'homme est à même de supprimer les maux de l'histoire s'est emparée des esprits humains, donnant naissance à l'optimisme béat du XIXe siècle, à la doctrine du progrès inévitable, à la maxime de Rousseau sur « la bonté originelle de la nature humaine » et à la conviction de Condorcet que par la raison seule le monde entier serait bientôt débarrassé du crime, de la pauvreté et de la guerre.

Fort de cette foi naissante dans les pouvoirs de la raison et de la science, l'homme moderne se mit en mesure de transformer le monde. Il détourna son attention de Dieu et de l'âme humaine pour se consacrer au monde extérieur et à ses possibilités. Il observa, analysa et explora. Le laboratoire devint son sanctuaire et les hommes de science ses prêtres et ses prophètes. Un humaniste moderne affirme avec confiance :

> L'avenir n'est pas aux églises, mais aux laboratoires; pas aux prophètes, mais aux savants; pas à la piété mais à l'efficacité. L'homme est enfin devenu conscient d'être seul responsable de la réalisation du monde de ses rêves et d'avoir en lui-même le pouvoir de la réussite.

L'homme a assigné la nature devant le tribunal de l'investigation scientifique. Personne ne met en doute que le travail de l'homme dans les laboratoires scientifiques a apporté une augmentation considérable de puissance et de confort, produisant des machines à penser et des appareils pour s'élever avec majesté dans les airs ou se déplacer avec une noble dignité sur les mers.

Mais en dépit de ces succès scientifiques étonnants, les vieux maux continuent et l'âge de la raison a évolué en un âge de la terreur. L'égoïsme et la haine n'ont pas disparu avec le développement de notre système d'éducation et l'extension de nos dispositions législatives. Une génération naguère optimiste

demande maintenant dans un trouble extrême : « Pourquoi ne pouvons-nous chasser le mal? »

La réponse est toute simple : par son propre pouvoir, l'homme ne peut jamais chasser le mal du monde. L'espoir des humanistes est une illusion, née d'un trop grand optimisme au sujet de la bonté inhérente à la nature humaine.

Je serais le dernier à condamner les milliers d'hommes sincères et dévoués qui, en dehors des Églises, ont travaillé sans égoïsme dans les divers mouvements humanitaires, pour guérir le monde des maux sociaux : je préfère en effet un humaniste responsable à un chrétien irresponsable. Mais tant de ces personnes, données à la recherche du salut dans le contexte humain, sont devenues, à un point incompréhensible, pessimistes et désillusionnées, parce que leurs efforts se basent sur une sorte d'illusion qui ignore les faits fondamentaux au sujet de notre nature mortelle.

Je ne voudrais pas non plus minimiser l'importance de la science et de tout ce que nous a apporté la Renaissance. C'est par là que nous avons été ramenés des vallées marécageuses de la superstition et de la demi-vérité aux montagnes ensoleillées de l'analyse constructive et du jugement objectif. L'autorité indiscutée de l'Église en matière scientifique avait besoin d'être libérée d'un obscurantisme paralysant, de notions périmées et d'inquisitions honteuses. Mais l'optimisme exalté de la Renaissance, en essayant de libérer l'esprit de l'homme, a oublié que cet homme était capable de péché.

II

La deuxième idée en vue de supprimer le mal dans le monde stipule que si l'homme se tient devant le Seigneur dans la soumission et l'attente, Dieu seul, au moment qu'Il voudra, sauvera

le monde. Enracinée dans une doctrine pessimiste de la nature humaine, cette idée élimine toute capacité de l'homme pécheur à faire quoi que ce soit de valable; elle a été prédominante dans la Réforme, ce grand mouvement spirituel qui a donné naissance à la préoccupation protestante pour la liberté morale et spirituelle et a servi de correctif nécessaire à une Église médiévale, atteinte par la corruption et l'immobilisme. Les doctrines de la justification par la foi et du sacerdoce universel des croyants sont des principes de base que nous, protestants, devons toujours professer, mais la doctrine de la Réforme sur la nature humaine a exagéré la corruption de l'homme. La Renaissance était trop optimiste, la Réforme fut trop pessimiste. La première se centra tellement sur la bonté de l'homme qu'elle négligea son penchant au mal; la seconde souligna tellement la faiblesse de l'homme qu'elle négligea son aptitude au bien. Enseignant à juste titre la culpabilité de l'homme et son impuissance à se sauver lui-même, la Réforme affirme à tort que l'image de Dieu avait été complètement détruite en l'homme.

Ceci conduit au concept calviniste de la corruption totale de l'homme et à une résurgence de l'idée terrible de la damnation des enfants. La nature humaine est si corrompue, dit le théologien calviniste, que si un nouveau-né meurt sans baptême, il brûlera pour toujours en enfer. L'idée de la culpabilité de l'homme est ici certainement poussée trop loin.

Cette théologie mal équilibrée de la Réforme a souvent mis l'accent sur une religion « de l'autre monde », qui souligne l'absence totale d'espoir en ce monde-ci et invite l'individu à faire porter tous ses efforts sur la préparation de son âme en vue du monde à venir. Négligeant la nécessité d'une réforme sociale, la religion est ainsi coupée du grand courant de la vie humaine. Un comité d'église donnait comme qualité pour un

nouveau ministre : « Il doit prêcher le pur Évangile et ne pas parler de questions sociales. » Cette attitude prépare une église dangereusement inadéquate où les gens se rassemblent pour n'écouter que de pieuses platitudes.

En méprisant le fait que l'Évangile s'occupe du corps autant que de l'âme, un enseignement aussi déséquilibré provoque entre le sacré et le profane une dichotomie tragique. Pour être digne de son origine néo-testamentaire, l'Église doit tendre à transformer à la fois les vies individuelles et les situations sociales qui jettent tant d'hommes dans l'anxiété de l'esprit et dans un asservissement cruel.

L'idée que l'homme attend que Dieu seul agisse conduit inévitablement à une déformation tenace de la prière. Car si Dieu fait toutes choses, l'homme s'adresse à lui pour tout et Dieu est réduit à la fonction de « serveur cosmique » qu'on appelle pour le motif le plus futile. Ou bien Dieu est regardé comme si puissant et l'homme comme si impuissant que la prière remplace le travail et l'intelligence. Quelqu'un m'a dit : « Je crois à l'intégration raciale, mais je sais qu'elle ne se réalisera que si Dieu le veut. Vous, les Noirs, feriez mieux de cesser vos manifestations et de vous mettre à prier. » Je suis sûr que nous devons demander à Dieu son aide et sa direction dans cette lutte pour l'intégration, mais nous nous tromperions lourdement en pensant que le combat sera gagné par la seule prière. Dieu, qui nous a donné des intelligences pour penser et des corps pour travailler, irait à l'encontre de ses propres desseins s'il nous permettait d'obtenir par la prière ce qui peut nous venir par le travail et l'intelligence. La prière est un supplément merveilleux et nécessaire à nos faibles efforts, mais c'est un substitut dangereux. Lorsque Moïse entreprit de conduire les Israélites vers la Terre promise, Dieu montra clairement qu'il ne ferait pas pour eux

ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes. « L'Éternel dit à Moïse : Pourquoi ces cris vers moi? Parle aux enfants d'Israël; et qu'ils marchent. »[1]

Nous devons prier sérieusement pour la paix, mais nous devons aussi travailler rigoureusement pour le désarmement et la suspension des expériences nucléaires. Nous devons nous servir de notre intelligence pour établir des plans de paix avec autant de rigueur que pour établir des plans de guerre. Nous devons prier avec une ardeur incessante pour la justice raciale, mais nous devons aussi élaborer un programme, nous organiser en action non violente de masse et mettre en œuvre toutes les ressources de nos corps et de nos âmes pour mettre fin à l'injustice raciale. Nous devons prier sans arrêt pour la justice économique, mais nous devons aussi mettre diligemment en action ces transformations sociales qui assureraient une meilleure répartition des biens à l'intérieur de notre nation et dans les régions sous-développées du monde.

Tout cela ne nous montre-t-il pas qu'il est erroné de penser que Dieu bannira le mal de la terre, même si l'homme se contente de rester paisiblement assis au bord du chemin? Aucun éclair miraculeux ne tombera du ciel pour foudroyer le mal. Aucune armée angélique ne descendra pour obliger les hommes à faire ce qu'ils refusent. La Bible ne nous représente Dieu ni comme un tsar omnipotent qui prend toutes les décisions pour ses sujets ni comme un tyran cosmique qui s'introduit dans la vie intérieure des hommes avec des méthodes de gestapo; elle nous le montre comme un Père aimant qui donne à ses enfants autant d'abondantes bénédictions qu'ils désirent en recevoir. Toujours l'homme

1. Exode 14, 15.

doit faire quelque chose. « Tiens-toi sur tes pieds, dit Dieu à Ézéchiel et je te parlerai. »[2] L'homme n'est pas un invalide abandonné sans ressources dans une vallée de corruption totale jusqu'à ce que Dieu l'en tire. Il est au contraire un être humain valide, dont la vue a été affaiblie par la cataracte du péché et dont l'âme a été anémiée par le virus de l'orgueil, mais qui garde une vue suffisante pour lever les yeux vers la montagne et en qui l'image de Dieu subsiste assez pour qu'il tourne sa vie faible et pécheresse vers le Grand Médecin qui guérit les ravages du péché.

La vraie faiblesse de l'idée d'un Dieu qui réalise absolument tout est sa conception fausse à la fois de Dieu et de l'homme. Elle rend Dieu si absolument souverain que l'homme est absolument sans moyens. Elle rend l'homme si absolument corrompu qu'il ne peut rien que compter sur Dieu. Elle voit le monde comme tellement contaminé par le péché que Dieu le transcende totalement et n'y touche que çà et là par une incursion toute-puissante. Cette optique aboutit à un Dieu despote et non père. Elle s'achève en un pessimisme tel, au sujet de la nature humaine, que l'homme n'est plus guère qu'une larve impuissante qui se traîne dans les marais d'un monde mauvais. Mais l'homme n'est pas plus un corrompu total que Dieu n'est un dictateur suprême. Nous devons sûrement affirmer la majesté et la souveraineté de Dieu, mais cela ne doit pas nous conduire à croire que Dieu est un Monarque absolu qui veut nous imposer sa volonté et nous enlever la liberté de choisir entre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Il ne veut pas s'imposer à nous ni nous forcer à rester chez nous quand notre esprit est enclin à partir vers quelque région avilissante. Mais il nous suit avec amour et lorsque nous rentrons en nous-mêmes et tournons nos pieds

2. Ézéchiel 2, 1.

fatigués vers la maison du Père, il est là qui nous attend, les bras étendus dans un geste de pardon.

Nous ne devons donc jamais nous imaginer que Dieu, par quelque miracle stupéfiant ou d'un geste de la main, expulsera le mal de ce monde. Aussi longtemps que nous croirons de pareilles choses, nous prierons d'une manière qui ne peut être exaucée et nous demanderons à Dieu de faire des choses qu'il ne voudra jamais faire. Croire que Dieu veut tout faire pour l'homme est aussi insoutenable que de croire que l'homme peut tout faire par lui-même. Dans les deux cas, il s'agit d'un manque de foi. Nous devons apprendre que tout attendre de Dieu sans rien faire nous-mêmes, ce n'est pas de la foi, mais de la superstition.

III

Quelle est donc la réponse à cette question embarrassante de la vie : « Comment le mal peut-il être chassé de nos vies individuelles et collectives ? » Si le monde ne peut être purifié ni par Dieu seul ni par l'homme seul, par qui le sera-t-il ?

La réponse se trouve dans une idée nettement différente des deux que nous avons discutées, car ni Dieu ni l'homme ne peuvent séparément réaliser le salut du monde. Mais ensemble, unis dans une merveilleuse unité de dessein par un amour débordant, qui est don gratuit de soi de la part de Dieu, obéissance et accueil parfaits de la part de l'homme, Dieu et l'homme peuvent changer le vieux en neuf et extirper le cancer mortel du péché.

C'est la foi qui est le principe permettant à Dieu d'agir par l'intermédiaire de l'homme. C'est de foi que manquaient les disciples lorsqu'ils essayèrent désespérément de chasser le mal lancinant du corps de l'enfant malade. Jésus leur a rappelé qu'ils

avaient tenté de faire par eux-mêmes ce qui ne pouvait être fait que si leurs vies étaient, pour ainsi dire, des réceptacles ouverts où la puissance de Dieu pourrait être librement versée.

Deux types de foi en Dieu sont clairement proposés dans l'Écriture. L'une peut être appelée la foi de l'esprit, où l'intellect accepte de croire que Dieu existe. L'autre peut être décrite comme la foi du cœur, qui entraîne l'homme tout entier dans un acte confiant d'abandon de soi. Pour connaître Dieu, il faut posséder ce dernier type de foi, car la foi de l'esprit est orienté vers une théorie, tandis que la foi du cœur est centrée sur une Personne. Gabriel Marcel déclare que la foi, c'est *croire en*, et non pas *croire que*. C'est « ouvrir un crédit, qui me met à la disposition du seul en qui je crois ». La foi est l'ouverture, de toutes parts et à tous les niveaux, de la vie d'un homme à l'influx divin.

C'est ce que souligne l'apôtre Paul dans sa doctrine sur le salut par la foi. Pour lui, la foi est la capacité de l'homme à accepter la volonté de Dieu, par le Christ, de nous sauver de l'esclavage du péché. Dans son amour magnanime, Dieu offre gratuitement de faire pour nous ce que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes. Nous sommes donc sauvés par la foi. L'homme comblé par Dieu et Dieu agissant par l'homme apportent dans nos vies individuelles et sociales des changements incroyables.

Les maux sociaux ont enfermé des multitudes d'hommes dans un défilé obscur, triste et sans issue et en ont plongé d'autres dans un sombre abîme de fatalisme psychologique. Ces maux fatals et paralysants peuvent être écartés par une humanité parfaitement unie à Dieu par l'obéissance. La victoire morale viendra si Dieu comble l'homme et si l'homme ouvre sa vie par la foi en Dieu, comme un golfe s'ouvre aux eaux surabondantes de la rivière. La justice raciale, une possibilité réelle pour notre nation et pour le monde, ne se réalisera ni par nos efforts frêles et souvent

mal orientés ni par Dieu imposant sa volonté à des hommes obstinés, mais lorsqu'il y aura assez de gens pour ouvrir leurs vies à Dieu et lui permettre de verser dans leurs âmes son énergie divine et triomphante. Notre vieux et noble rêve d'un monde de paix peut encore devenir une réalité, mais ce ne sera ni par l'homme œuvrant seul ni par Dieu détruisant les plans pernicieux des hommes; ce sera par des hommes ouvrant leurs vies à Dieu pour qu'il les remplisse d'amour, de respect mutuel, de compréhension et de bonne volonté. Le salut social ne viendra que par une acceptation volontaire par l'homme du don puissant de Dieu.

Permettez-moi d'appliquer à nos vies personnelles ce que je viens de dire. Beaucoup d'entre vous savent ce que lutter contre le péché veut dire. Année après année, vous avez pris conscience qu'un péché terrible — esclavage de la boisson peut-être, où infidélité, impureté, égoïsme — prenait possession de votre vie. Comme les années passaient et que le vice élargissait son emprise sur votre âme, vous saviez que c'était un intrus. Vous avez peut-être pensé : « Un jour, je chasserai ce mal. Je sais qu'il me détruit et met ma famille dans l'embarras. » Finalement, vous vous êtes décidés à vous purifier vous-mêmes de ce mal, en prenant une résolution de Nouvel An. Vous rappelez-vous votre surprise et votre déception lorsque vous vous êtes aperçus, trois cent soixante-cinq jours plus tard, que vos efforts les plus sincères n'avaient nullement banni de votre vie cette vieille habitude? Complètement étonnés vous avez demandé : « Pourquoi n'ai-je pu le chasser? »

En désespoir de cause, vous avez décidé de soumettre votre problème à Dieu, mais au lieu de lui demander d'agir par votre intermédiaire, vous avez dit : « Dieu, vous devez résoudre ce problème pour moi. Je ne puis rien y faire. » Mais des jours

et des mois plus tard, le mal était encore là. Dieu n'avait pas voulu le chasser, parce qu'il n'éloigne jamais le péché sans la coopération cordiale du pécheur. Aucun problème n'est résolu si nous attendons dans l'oisiveté que Dieu en prenne toute la responsabilité.

Personne ne peut détruire une mauvaise habitude par une simple résolution ni en demandant simplement à Dieu de faire le travail, mais seulement en se soumettant à Dieu et en devenant son instrument. Nous ne serons délivrés du poids accumulé par le mal que si nous permettons au dynamisme de Dieu de venir dans nos âmes.

Dieu a promis de coopérer avec nous si nous cherchons à chasser le mal de nos vies et à devenir de vrais enfants de son divin vouloir. « Si quelqu'un est en Christ, dit Paul, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »[3] Si un homme en est Christ, il est une personne nouvelle, son « soi » ancien s'en est allé et, divinement transformé, il devient un fils de Dieu.

L'une des grandes gloires de l'Évangile est que le Christ a transformé des prodigues qui n'en portaient pas le nom. D'un Simon de sable il a fait un Pierre de roc. D'un Saul persécuteur il a fait un apôtre Paul. Il a converti un Augustin fêtard en un saint Augustin. La confession de Léon Tolstoï dans *Ma religion* reflète une expérience que beaucoup ont partagée :

> Il y a cinq ans, la foi me vint; je crus en la doctrine de Jésus et toute ma vie en fut soudain transformée. Ce que j'avais autrefois désiré, je ne le désirais plus et je commençai à désirer ce que je n'avais jamais désiré auparavant. Ce qui me semblait autrefois juste devenait maintenant faux et le faux du passé

3. II Corinthiens 5, 17.

> je le considérais comme juste... Ma vie et mes désirs avaient changé complètement; bien et mal avaient échangé leur sens.

Nous trouvons ici la réponse à une question embarrassante. Le mal peut être banni, non par l'homme seul ni par un Dieu dictatorial envahissant nos vies, mais bien si nous ouvrons la porte et invitons Dieu, par le Christ, à entrer. « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. »[4] Dieu est trop courtois pour enfoncer la porte, mais si nous l'ouvrons dans la foi, une confrontation divine et humaine transformera nos vies ruinées par le péché en personnalités rayonnantes.

4. Apocalypse 3, 20.

XVI

LETTRE DE PAUL AUX CHRÉTIENS D'AMÉRIQUE

Je voudrais vous communiquer une lettre imaginaire de la plume de l'apôtre Paul. Le timbre montre qu'elle est datée du port de Troas. En l'ouvrant, je remarque qu'elle a été écrite en grec et non en anglais. Après avoir travaillé assidûment à sa traduction pendant plusieurs semaines, je pense avoir maintenant découvert sa vraie signification. Si le contenu de cette épître sonne étrangement kingien plutôt que paulinien, attribuez-le à mon manque de parfaite objectivité plutôt qu'à un manque de clarté de la part de Paul. Voici la lettre telle que je l'ai sous les yeux.

Paul, appelé à être apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, à vous qui êtes en Amérique, grâce et paix de la part de Dieu notre Père, par notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ.

Depuis de nombreuses années, j'ai désiré vous voir. J'ai entendu tant de choses à votre sujet et au sujet de ce que vous faites. Des nouvelles me sont parvenues concernant les progrès fascinants et étonnants que vous avez accomplis dans le domaine de la science. J'ai entendu parler de vos brillants métros et de vos avions rapides comme l'éclair. Grâce à votre génie scientifique vous avez diminué les distances et dominé le temps. Grâce à vous, il est possible de prendre le déjeuner à Paris en France, et le dîner à New York City. J'ai entendu aussi parler de vos gratte-ciel et de leurs tours dressées audacieusement vers les étoiles. On m'a raconté vos grands progrès en matières médicales et la guérison de nombreux et terribles fléaux et maladies, prolongeant ainsi la vie et offrant une plus grande sécurité et plus de bien-être physique. Tout cela est merveilleux. Vous pouvez faire autant de choses de votre temps que je ne pouvais faire dans le monde gréco-romain de mon temps. Vous parcourez en un

seul jour des distances qui de mon temps demandaient trois mois. C'est merveilleux. Quelles enjambées formidables vous avez faites dans le domaine du développement scientifique et technique!

Mais, Amérique, je me demande si votre progrès moral et spirituel a été proportionné à votre progrès scientifique. Il m'apparaît que votre progrès moral ne suit pas votre progrès scientifique, votre morale est en retard sur votre intelligence et votre civilisation éclipse votre culture. Que de choses dans votre vie moderne peuvent être résumées dans le mot de votre poète Thoreau : « Des moyens améliorés pour une fin qui ne l'est pas. » Par votre génie scientifique, vous avez fait du monde un voisinage, mais vous n'avez pas employé votre génie moral et spirituel pour en faire une fraternité. Ainsi, Amérique, la bombe atomique que vous avez aujourd'hui à craindre n'est pas seulement cet engin mortel qui peut être lancé d'un avion sur la tête de millions d'hommes, mais cette autre bombe atomique cachée dans des cœurs d'hommes, capable d'exploser en une haine des plus horrible et un égoïsme des plus ravageur. C'est pourquoi je voudrais vous presser de mettre votre progrès moral au niveau de vos progrès scientifiques.

Je trouve nécessaire de vous rappeler la responsabilité que vous avez de représenter les principes moraux du christianisme en un temps où ils sont si communément méprisés. C'était là mon devoir. Je comprends qu'il y ait en Amérique beaucoup de chrétiens qui se veuillent liés à des systèmes et coutumes d'origine humaine. Ils ont peur d'être différents. Leur grand souci est d'être acceptés par la société. Ils vivent de principes comme celui-ci : « Tout le monde le fait, cela doit être vrai ». Pour beaucoup d'entre vous, la moralité signifie simplement le consentement du groupe. Dans votre jargon sociologique moderne, les habitudes sont acceptées comme la voie juste.

Vous en êtes venus inconsciemment à croire que ce qui est correct est déterminé par les enquêtes Gallup.

Chrétiens d'Amérique, je dois vous dire ce que j'écrivais aux chrétiens de Rome il y a des années : « Ne vous conformez pas à ce monde : mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. »[1] Vous avez une double citoyenneté. Vous vivez à la fois dans le temps et l'éternité. Votre fidélité la plus haute, c'est à Dieu que vous la devez et non aux habitudes ou aux comportements de la masse, à l'État ou à la nation, ou à quelque institution humaine. Si une institution terrestre ou une habitude est contraire à la volonté de Dieu, c'est votre devoir de chrétien de vous y opposer. Vous ne devez jamais permettre que les exigences transitoires et éphémères l'emportent sur les exigences éternelles du Dieu tout-puissant. En un temps où les hommes abandonnent les hautes valeurs de la foi, vous devez vous y tenir fermement, et malgré la pression exercée par une génération folle, les garder inaltérées pour les enfants encore à naître. Vous devez vouloir porter un défi aux habitudes injustes, défendre les causes impopulaires et foncer contre le statu quo. Vous êtes appelés à être le sel de la terre. Vous avez à être la lumière du monde. Vous devez être le levain actif dans la masse de la nation.

J'apprends que vous avez en Amérique un système économique connu sous le nom de capitalisme, grâce auquel vous avez accompli des merveilles. Vous êtes devenus la nation la plus riche du monde, et vous avez mis sur pied le système de production le plus développé que l'histoire ait jamais connu. Tout cela est merveilleux. Mais, Américains, il y a danger de faire mauvais usage de votre capitalisme. J'affirme toujours que l'amour de

1. Romains 12, 2.

l'argent est la racine de beaucoup de maux et peut conduire un homme à devenir un matérialiste grossier. J'ai peur que beaucoup d'entre vous soient plus intéressés à faire beaucoup d'argent qu'à s'assurer des trésors spirituels.

Le mauvais emploi du capitalisme peut aussi conduire à une exploitation tragique. Cela s'est produit si souvent dans votre nation. Je me suis laissé dire que le dixième de 1 % de la population contrôle plus de 40 % de la richesse. Amérique, que de fois vous avez pris le nécessaire aux masses et donné le superflu aux privilégiés! Si vous voulez être une nation vraiment chrétienne, vous devez résoudre ce problème. Vous ne pouvez le faire en vous tournant vers le communisme, car celui-ci est fondé sur un relativisme éthique, un matérialisme métaphysique, un totalitarisme paralysant, et sur un refus des libertés fondamentales, toutes choses que le christianisme ne peut accepter. Mais vous pouvez travailler dans le cadre de la démocratie pour réaliser une meilleure distribution des richesses. Vous devez employer vos puissantes ressources économiques pour éliminer la pauvreté de la terre. Dieu n'a jamais voulu qu'un seul peuple vive dans une richesse superflue et excessive alors que les autres ne connaissent qu'une pauvreté totale. Dieu désire que tous ses enfants jouissent des premières nécessités de la vie, et il a mis en ce monde plus que le nécessaire, dans ce but précisément.

Je voudrais pouvoir être avec vous personnellement; ainsi je pourrais vous dire, les yeux dans les yeux, ce que je suis obligé de mettre par écrit. Oh, combien j'aspire à partager votre compagnie!

Laissez-moi vous dire quelque chose concernant l'Église. Américains, je dois vous rappeler, comme je l'ai dit à beaucoup d'autres, que l'Église est le Corps du Christ. Lorsque l'Église est fidèle à sa nature, elle ne connaît ni division ni désunion.

J'ai appris que dans le protestantisme américain il y a deux cent cinquante dénominations. Le tragique n'est pas tellement que vous ayez une telle multiplicité de dénominations, mais que beaucoup de groupes prétendent posséder l'absolue vérité. Un sectarisme si étroit détruit l'unité du Corps du Christ. Dieu n'est ni baptiste, ni méthodiste, ni presbytérien ou épiscopalien. Dieu transcende nos dénominations. Si vous voulez être de vrais témoins du Christ, vous devez arriver à cette persuasion, Amérique.

Je me réjouis d'entendre qu'il y a parmi vous un intérêt croissant pour l'unité et l'œcuménicité de l'Église. J'ai appris que vous avez organisé un Conseil national des Églises et que la plupart de vos grandes dénominations sont affiliées au Conseil œcuménique des Églises. Quelle merveille! Continuez de suivre ce chemin créateur. Gardez ces conseils d'Église bien vivants et continuez à leur donner votre soutien illimité. J'ai reçu les nouvelles encourageantes d'un dialogue tout récent entre catholiques romains et protestants. On m'a dit que plusieurs hommes d'Église protestants de chez vous ont accepté l'invitation du pape Jean à être observateurs au récent concile œcuménique de Rome. C'est un signe à la fois très significatif et salutaire. J'espère que c'est le commencement d'un développement qui rapprochera les chrétiens toujours plus intimement.

Une autre chose qui me trouble au sujet de l'Église américaine, c'est que vous avez une Église blanche et une Église noire. Comment donc peut-il y avoir ségrégation dans le vrai Corps du Christ? On me dit qu'il y a plus d'intégration dans le monde du spectacle et dans d'autres organismes profanes que dans l'Église chrétienne. Quelle monstruosité!

Il y a parmi vous, m'apprend-on, des chrétiens qui essaient de trouver des fondements bibliques pour justifier la ségrégation

et qui soutiennent que le Noir est inférieur par nature. Mes amis, c'est un blasphème et qui va à l'encontre de tout ce que proclame la religion chrétienne. Je dois répéter ce que j'ai souvent dit à beaucoup de chrétiens auparavant, qu'en Christ « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous vous êtes un en Jésus-Christ »[2]. En outre, je dois répéter ce que j'ai proclamé devant l'Aréopage d'Athènes : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve... a fait que tous les hommes, sortis d'un seul sang, habitassent sur toute la surface de la terre. »[3]

Ainsi, Américains, je dois vous presser avec insistance de vous débarrasser de toute forme de ségrégation. La ségrégation est une négation flagrante de l'unité que nous avons en Christ. Elle substitue la relation « moi-cela » à la relation « moi-toi » et réduit les personnes au statut de choses. Elle blesse l'âme et dégrade la personne. Elle inflige à celui qui en est l'objet un faux sentiment d'infériorité tout en confirmant celui qui la prône dans une fausse estime de sa propre supériorité. Elle détruit la communauté et rend la fraternité impossible. La philosophie sous-jacente au christianisme est diamétralement opposée à la philosophie par laquelle on veut justifier la ségrégation raciale.

J'estime votre Cour Suprême pour la décision historique qu'elle a prise en faveur de la déségrégation et aussi les personnes de bonne volonté qui ont vu en cette décision une grande victoire morale, mais j'entends dire que certains frères se sont déclarés en opposition ouverte à cette décision et que leurs locaux judiciaires résonnent de termes comme « annulation » et « suspension ». Puisque ces frères ont perdu le sens exact de la démocratie

2. Galates 3, 28.
3. Actes 17, 24-26.

et du christianisme, j'insiste pour que chacun de vous plaide en toute patience avec eux. Vous avez le devoir d'essayer de changer leurs attitudes par votre compréhension et votre bon vouloir. Montrez-leur qu'en se dressant contre l'intégration, ils ne s'opposent pas seulement aux nobles préceptes de votre démocratie, mais aussi aux préceptes éternels de Dieu lui-même.

J'espère que les Églises d'Amérique tiennent à jouer un rôle important dans la lutte contre la ségrégation. Ce fut toujours la responsabilité de l'Église d'élargir les horizons et de remettre en question les situations établies. L'Église doit entrer dans l'arène de l'action sociale. D'abord, vous devez veiller à ce que les Églises enlèvent ce joug de la ségrégation de leurs propres corps. Ensuite, vous devez chercher à rendre l'Église toujours plus active dans l'action sociale en dehors de ses propres portes. Elle doit essayer de garder ouverts les canaux de communication entre les races. Elle doit s'élever activement contre les injustices auxquelles se heurtent les Noirs en matière de logement, d'éducation, de protection policière, comme devant les tribunaux des villes et des États. Elle doit exercer son influence dans le domaine de la justice économique. Gardienne de la vie morale et spirituelle de la communauté, l'Église ne peut considérer avec indifférence ces maux manifestes. Si, en votre qualité de chrétiens, vous relevez le défi avec ardeur et vaillance, vous conduirez les égarés de votre nation des ténèbres de l'erreur et de la crainte à la lumière de la vérité et de l'amour.

Puis-je dire un mot à ceux parmi vous qui sont les victimes du système néfaste de la ségrégation? Vous devez continuer, avec ardeur et vigueur, à réclamer les droits qui vous sont reconnus par Dieu et par la Constitution. Accepter patiemment l'injustice serait à la fois lâche et immoral. Vous ne pouvez en bonne conscience échanger votre droit de naissance à la liberté contre

une assiette de potage « ségrégé ». Mais en persévérant dans votre juste protestation, veillez toujours à combattre avec des méthodes chrétiennes et des armes chrétiennes. Assurez-vous que les moyens que vous employez soient aussi purs que la fin que vous visez. Ne succombez jamais à la tentation de l'amertume. Quand vous exigez la justice, veillez à agir dans la dignité et la discipline, avec l'amour comme arme principale. Ne permettez à personne de vous abaisser au point que vous vous mettriez à le haïr. Évitez toujours la violence. Si vous semez la violence dans votre lutte, les générations futures récolteront la tornade de la désintégration sociale.

Dans votre combat pour la justice, montrez à vos oppresseurs que vous n'avez nul désir de les vaincre ni non plus de tirer vengeance des injustices dont ils vous ont accablés. Faites-leur comprendre que l'ulcère infecté de la ségrégation affaiblit le Blanc autant que le Noir. En adoptant cette attitude, vous situerez votre cause à un niveau élevé de christianisme.

Nombreux sont ceux qui comprennent l'urgence de la déségrégation. Nombreux sont les Noirs qui veulent vouer leurs vies à la cause de la liberté et nombreux aussi les Blancs de bonne volonté et de forte sensibilité morale qui veulent eux aussi défendre la justice. L'honnêteté me pousse à reconnaître qu'une telle position requiert l'acceptation de la souffrance et du sacrifice. Ne soyez pas découragés si vous êtes condamnés et persécutés pour la cause de la justice. Si vous rendez témoignage à la vérité et à la justice, vous serez voués au mépris. Souvent on vous traitera d'idéaliste peu pratique ou de radical dangereux. Il pourra même vous arriver d'être dénoncé comme communiste, simplement parce que vous croyez à la fraternité humaine. Parfois peut-être vous serez jetés en prison. Si cela vous arrive, vous devez faire à la prison l'honorable faveur de votre présence. Cela peut vouloir dire aussi que vous perdez votre emploi ou le standing

social de votre groupe. Et si la mort physique est le prix que certains doivent payer pour libérer leurs enfants de la mort psychologique, rien ne pourrait être plus chrétien. Ne vous tracassez pas au sujet de la persécution, chrétiens d'Amérique; vous devez l'accepter si vous vous dressez pour un grand principe. Je vous en parle avec une certaine autorité, car ma vie a été une ronde incessante de persécutions. Après ma conversion, j'ai été rejeté par les disciples de Jérusalem. Plus tard, j'ai été accusé d'hérésie à Jérusalem. J'ai été emprisonné à Philippes, battu à Thessalonique, houspillé à Éphèse et humilié à Athènes. Je suis sorti de chacune de ces expériences plus persuadé que jamais que « ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir... ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur »[4]. Le but de la vie n'est pas d'être heureux, ni de s'assurer le plaisir et d'éviter la souffrance; il est de faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Je n'ai qu'estime pour ceux d'entre vous qui déjà ont résisté fermement aux menaces et aux intimidations, aux ennuis et à l'impopularité, pour proclamer la doctrine de la Paternité de Dieu et de la fraternité des hommes. Ces nobles serviteurs de Dieu trouvent leur consolation dans ces paroles de Jésus : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous. »[5]

Je dois conclure. Silas attend cette lettre et je dois partir pour la Macédoine où je suis appelé d'urgence. Mais avant de vous quitter, je dois vous dire, comme je l'ai dit à l'Église de Corinthe,

4. Romains 8, 38-39.
5. Matthieu 5, 11-12.

que l'amour est dans le monde la force la plus durable. Au long des siècles, les hommes ont cherché à découvrir le bien le plus élevé. Ce fut la question centrale de la philosophie morale. Ce fut l'une des grosses questions de la philosophie grecque. Épicuriens et stoïciens ont cherché à y répondre. Quel est le *summum bonum* de la vie? Je crois avoir trouvé la réponse, Amérique. J'ai découvert que le bien suprême, c'est l'amour. Ce principe est au centre du cosmos. C'est la grande force unifiante de la Vie. Dieu est amour. Celui qui aime a découvert le fil conducteur de la réalité dernière; celui qui hait est candidat au néant.

Chrétiens d'Amérique, vous pouvez maîtriser les subtilités de votre langue et posséder l'éloquence des discours bien construits; mais quand bien même vous parleriez toutes les langues des hommes et des anges, si vous n'avez pas l'amour, vous êtes comme un airain résonnant ou une cymbale retentissante.

Vous pouvez avoir le don de la prédiction scientifique et comprendre le rôle des molécules, vous pouvez violer les secrets de la nature et en tirer de nouveaux succès, vous pouvez gravir les hauteurs des réussites académiques, en sorte d'avoir toute science, et vous pouvez vous glorifier de vos grandes institutions d'enseignement et de l'extension illimitée de vos diplômes; mais sans l'amour, tout cela ne signifie absolument rien.

Mais plus encore, Américains, vous pouvez donner vos biens pour nourrir les pauvres, vous pouvez faire des largesses aux œuvres de charité et vous distinguer par une philanthropie élevée, mais si vous n'avez pas l'amour, votre charité n'a aucun sens. Vous pouvez même livrer votre corps aux flammes et subir la mort d'un martyr, votre sang répandu peut être pour les générations futures un symbole d'honneur et des milliers d'hommes

peuvent vous louer comme l'un des plus grands héros de l'histoire; mais même alors, si vous n'avez pas l'amour, votre sang est versé en vain. Vous devez arriver à voir qu'un homme peut être centré sur lui-même dans le don de soi et préoccupé de soi dans son sacrifice. Sa générosité peut nourrir son ego et sa piété gonfler son orgueil. Sans l'amour, la bienfaisance devient égotisme et le martyre orgueil spirituel.

La plus grande de toutes les vertus, c'est l'amour. Nous découvrons ici la vraie signification de la foi et de la croix chrétiennes. Le Calvaire nous permet de plonger le regard dans l'éternité et de voir l'amour de Dieu faisant irruption dans le temps. Dans sa générosité insondable, Dieu a envoyé son Fils unique mourir afin que nous puissions vivre. En vous unissant au Christ et à vos frères par l'amour, vous aurez acquis vos droits à la vie éternelle. Dans un monde qui repose sur la force, la tyrannie et la violence, vous avez pour mission de suivre la voie de l'amour. Vous découvrirez ainsi que l'amour désarmé est la force la plus puissante du monde.

Je dois vous quitter. Adressez mon salut le plus chaleureux à tous les saints dans la famille du Christ. Réconfortez-vous les uns les autres; ayez un même sentiment et soyez dans la paix.

Il est improbable que je vous voie en Amérique, mais je vous rencontrerai dans l'éternité de Dieu. Et maintenant à lui qui peut nous préserver de la chute et nous élever des vallées sombres du désespoir aux sommets lumineux de l'espérance, de la nuit du découragement à l'aube de la joie, à lui soient la puissance et l'autorité, maintenant et à jamais. Amen.

XVII

PÈLERINAGE À LA NON-VIOLENCE

Pendant ma dernière année au séminaire de théologie, j'entrepris la lecture excitante de diverses théories théologiques. J'avais été éduqué dans une tradition fondamentaliste assez stricte; il m'arriva donc d'être choqué, lorsque mon voyage intellectuel me faisait traverser des pays doctrinaux nouveaux pour moi et parfois complexes. Mais le pèlerinage fut toujours stimulant; il me donna une estime nouvelle pour le jugement objectif et l'analyse critique, il me réveilla de mon sommeil dogmatique.

Le libéralisme me procura une satisfaction intellectuelle que je n'avais jamais trouvée dans le fondamentalisme. Je m'entichai tellement de l'optique libérale que je faillis tomber dans le piège et accepter sans esprit critique tout ce qu'englobait le libéralisme. J'étais absolument convaincu de la bonté naturelle de l'homme et du pouvoir de la raison humaine.

I

Un changement fondamental se produisit dans ma pensée lorsque je commençai à m'interroger sur quelques-unes des théories qui ont été associées à ce qu'on appelle la théologie libérale. Il y a, bien sûr, des aspects du libéralisme que j'espère apprécier toujours : son ardeur dans la recherche de la vérité, son insistance sur un esprit d'ouverture et d'analyse, son refus de renoncer aux meilleures clartés de la raison. L'apport du libéralisme à la critique philosophique et historique de la littérature biblique a été d'une valeur incommensurable et doit être défendu avec une passion religieuse et scientifique.

Mais je commençai à mettre en question la doctrine libérale de l'homme. Plus j'observais les tragédies de l'histoire et la

honteuse inclination de l'homme à choisir la voie basse, plus j'en vins à voir la profondeur et la force du péché. La lecture de œuvres de Reinhold Niebuhr me fit prendre conscience de la complexité des motivations humaines et de la réalité du péché à tous les niveaux de l'existence de l'homme. De plus, je me rendis compte de la complexité des implications sociales de l'homme et de la réalité évidente du mal collectif. Je compris que le libéralisme avait été vraiment trop sentimental au sujet de la nature humaine et qu'il penchait vers un faux idéalisme.

Je commençai aussi à voir que l'optimisme superficiel du libéralisme concernant la nature humaine négligeait le fait que la raison est obscurcie par le péché. Plus je réfléchis à la nature humaine et plus je vis comment notre tendance tragique au péché nous encourage à rendre nos actes rationnels. Le libéralisme n'a pas su montrer que la raison par elle-même n'est pas beaucoup plus qu'un instrument servant à justifier en l'homme ses manières défensives de penser. Privée de la puissance purificatrice de la foi, la raison ne peut jamais se libérer elle-même des déformations et des rationalisations.

Tout en rejetant certains aspects du libéralisme, je n'acceptai jamais la néo-orthodoxie. En celle-ci, je voyais un correctif utile à un libéralisme sentimental, mais j'estimais qu'elle ne fournissait pas de réponse adéquate aux problèmes fondamentaux. Si le libéralisme était trop optimiste au sujet de la nature humaine, la néo-orthodoxie était trop pessimiste. Non seulement sur le problème de l'homme, mais aussi sur d'autres points vitaux, la révolte de la néo-orthodoxie allait trop loin. Dans son effort pour sauver la transcendance de Dieu, compromise par l'accent exagéré mis sur l'immanence dans le libéralisme, la néo-orthodoxie allait à l'autre extrême en insistant sur un Dieu caché, inconnu, « tout autre ». Dans sa révolte contre l'exagération libérale du

rôle de la raison, la néo-orthodoxie tombait dans une sorte d'antirationalisme et de semi-fondamentalisme, appuyant sur un biblicisme presque non critique. Il me semblait que cette conception était inadéquate, tant pour l'Église que pour la vie personnelle.

Le libéralisme me laissa donc insatisfait sur la question de la nature humaine et je ne trouvai pas de refuge dans la néo-orthodoxie. Je suis maintenant convaincu que la vérité au sujet de l'homme ne se trouve ni dans le libéralisme ni dans la néo-orthodoxie. Chacun d'eux représente une vérité partielle. Une large fraction du libéralisme protestant a défini l'homme par sa nature essentielle, son aptitude au bien; la néo-orthodoxie a tendu à le définir uniquement par sa nature existentielle, son aptitude au mal. Une compréhension adéquate de l'homme ne se trouve ni dans la thèse du libéralisme, ni dans l'antithèse de la néo-orthodoxie; elle se trouve dans une synthèse qui réconcilie les vérités des deux conceptions.

Entre-temps, j'avais acquis une connaissance meilleure de la philosophie existentielle. J'étais entré en contact avec elle par la lecture de Kierkegaard et de Nietzsche. Plus tard, j'étudiai Jaspers, Heidegger et Sartre. Ces penseurs stimulaient ma réflexion. Tout en me défiant de chacun d'eux, je retirai cependant beaucoup de leur étude. Finalement, j'entrepris une étude sérieuse des écrits de Paul Tillich; je me convainquis alors que l'existentialisme, bien qu'il soit devenu trop à la mode, a saisi au sujet de l'homme et de sa condition certaines vérités de base qu'il ne faut pas négliger.

La compréhension de la « liberté limitée » de l'homme est l'un des aspects durables de l'existentialisme; sa perception de l'anxiété et du conflit produits dans la vie personnelle et sociale de l'homme

par la structure périlleuse et ambiguë de l'existence est spécialement significative pour notre temps. Existentialisme athée et existentialisme théiste ont en commun que la situation existentielle de l'homme est en rupture avec sa nature essentielle. Dans leur réaction contre l'essentialisme de Hegel, tous les existentialistes soutiennent que le monde est disloqué. L'histoire est une suite de conflits inconciliables et l'existence de l'homme est lourde d'anxiété et privée de sens. La réponse chrétienne n'est dans aucune de ces assertions existentielles, mais on y trouve beaucoup d'éléments qui peuvent aider le théologien dans une description valable de l'existence humaine.

Mes études proprement dites avaient eu pour objet la théologie et la philosophie systématiques, mais je m'intéressai de plus en plus à la morale sociale. Dans mon adolescence, je m'étais senti profondément concerné par le problème de l'injustice raciale. La ségrégation me paraissait à la fois inexplicable rationnellement et injustifiable moralement. Je ne pourrais jamais admettre d'avoir à m'asseoir exclusivement à l'arrière d'un autobus ou dans une section « séparée » d'un train. La première fois que je m'assis derrière un rideau dans un wagon-restaurant, il me sembla que ce rideau était tiré sur ma propre personnalité. J'avais également appris que l'injustice raciale va de pair avec l'injustice économique. J'avais observé comment les systèmes de ségrégation exploitaient à la fois les Noirs et les *poor whites*, les Blancs pauvres. Ces expériences anciennes m'avaient rendu profondément conscient des formes variées de l'injustice dans notre société.

II

Avant d'entrer au séminaire théologique cependant, je n'avais entrepris aucune recherche intellectuelle sérieuse d'une méthode

qui éliminerait le mal social. Je fus immédiatement influencé par l'évangile social. Dans les premières années après 1950, je lus *Chrétienté et la crise sociale* de Walter Rauschenbusch, un livre qui imprima sur ma pensée une marque indélébile. Il y avait évidemment des points où j'étais en désaccord avec Rauschenbusch. A mon avis, il a été victime du « culte du progrès inévitable », caractéristique du XIXe siècle, ce qui l'a poussé à un optimisme douteux au sujet de la nature humaine. En outre, il est dangereusement proche de l'identification entre le Royaume de Dieu et un système social et économique déterminé, tentation à laquelle l'Église ne doit jamais succomber. Mais malgré ces insuffisances, Rauschenbusch donna au protestantisme américain un sens de la responsabilité sociale qu'il ne perdrait plus. L'Évangile bien compris intéresse la totalité de l'homme, non seulement son âme mais aussi son corps, non seulement son bien-être spirituel mais aussi son bien-être matériel. Une religion qui s'affirme concernée par les âmes des hommes et qui ne l'est pas également par les bidonvilles qui les damnent, les conditions économiques qui les étranglent et les situations sociales qui les paralysent, n'est qu'une religion spirituellement moribonde.

Après avoir lu Rauschenbusch, je me suis mis à une étude sérieuse des théories sociales et morales des grands philosophes. Durant cette période je fus près de désespérer du pouvoir de l'amour dans la solution des problèmes sociaux. Les systèmes du « présente-l'autre-joue » et du « aime-tes-ennemis » sont valables, pensais-je, uniquement dans les conflits d'individu à individu; mais si des groupes raciaux et des nations sont en conflit, il faut une méthode plus réaliste.

Je fis alors connaissance avec la vie et les enseignements du Mahatma Gandhi. A la lecture de ses œuvres, je fus profondément captivé par ses campagnes de résistance non violente. Tout le

concept gandhien de *satyagraha* (*satya* est la vérité qui correspond à l'amour et *graha* est la force; *satyagraha* signifie donc « vérité-force » ou « amour-force ») avait pour moi une signification profonde. Comme je creusais toujours davantage la philosophie de Gandhi, mon scepticisme sur le pouvoir de l'amour diminuait progressivement; j'en arrivai à voir pour la première fois que la doctrine chrétienne de l'amour, mise en œuvre par la méthode gandhienne de non-violence, est l'une des armes les plus puissantes dont puisse disposer un peuple opprimé dans sa lutte pour la liberté. A cette époque d'ailleurs, je n'acquis sur la question qu'une compréhension et un jugement intellectuels sans aucun dessein de l'organiser dans un contexte social réel.

Lorsqu'en 1954 je partis comme pasteur à Montgomery en Alabama, je n'avais pas la moindre idée que je serais plus tard impliqué dans une crise où la résistance non violente serait applicable. J'avais vécu environ un an dans la communauté lorsque se déclencha le boycottage des autobus. Poussés à bout par les expériences humiliantes qu'ils avaient constamment affrontées dans les autobus, les Noirs de Montgomery exprimèrent dans une action massive de non-coopération leur volonté d'être libres. Ils trouvèrent qu'il était en fin de compte plus honorable d'aller à pied dans les rues avec dignité que de rouler en autobus dans l'humiliation. Au début de cette protestation, les gens me demandèrent d'être leur porte-parole. En acceptant cette responsabilité, mon esprit, consciemment ou inconsciemment, fut ramené au Sermon sur la Montagne et à la méthode gandhienne de résistance non violente. Ce principe devint l'étoile directrice de notre mouvement. Le Christ donnait l'esprit et la motivation, Gandhi fournissait la méthode.

L'expérience à Montgomery fit plus pour clarifier mes idées sur la question de la non-violence que tous les livres que j'avais

lus. Au fil des jours, je me convainquais toujours davantage de la puissance de la non-violence. Elle devint beaucoup plus qu'une méthode que j'avais approuvée intellectuellement, elle devint un engagement dans un style de vie. De nombreux points que je n'avais pas réussi à clarifier intellectuellement au sujet de la non-violence se trouvèrent désormais résolus dans le domaine de l'action pratique.

Le privilège que j'eus de faire un voyage en Inde eut une grande influence sur moi personnellement; il était en effet encourageant de constater directement les résultats étonnants d'une lutte non violente en vue de l'indépendance. On ne trouvait nulle part en Inde cette haine et cette amertume qui sont d'ordinaire les séquelles d'une campagne violente; une amitié réciproque, reposant sur une égalité complète, existait entre les peuples indien et britannique au sein du Commonwealth.

Je ne voudrais pas donner l'impression que la non-violence peut accomplir des miracles du jour au lendemain. Les hommes ne sont pas facilement arrachés à leurs ornières mentales et purgés de leurs préjugés ou sentiments irrationnels. Lorsque le défavorisé demande la liberté, le privilégié réagit d'abord avec aigreur et résistance. Même si les demandes sont formulées en termes non violents, la réponse initiale reste en substance identique. Je suis certain que beaucoup de nos frères blancs à Montgomery et partout dans le Sud restent amers envers les meneurs noirs, bien que ceux-ci aient choisi une voie d'amour et de non-violence. Mais la méthode non violente atteint les cœurs et les âmes qui se vouent à elle. Elle leur donne un nouveau respect de soi. Elle fait appel à des réserves de force et de courage qu'ils ne savaient pas posséder. Finalement, elle émeut la conscience de l'adversaire au point que la réconciliation devient une réalité.

III

Plus récemment, la méthode de non-violence m'est apparue comme une exigence dans les relations internationales. Je n'ai jamais été convaincu de l'efficacité de la guerre dans les conflits entre nations; mais si elle ne peut jamais être un bien positif, la guerre, me semblait-il, pourrait servir de bien négatif, en ce sens qu'elle empêche l'extension et la croissance d'une force mauvaise. Aussi horrible qu'elle soit, la guerre peut être préférable à la soumission à un régime totalitaire. Mais je crois maintenant que la puissance de destruction des armes modernes exclut désormais totalement la possibilité qu'une guerre réalise jamais encore un bien négatif. Si nous tenons pour établi que l'humanité a un droit de survivre, nous devons trouver une alternative à la guerre et à la destruction. A notre époque de véhicules spatiaux et d'engins balistiques guidés, le choix se réduit à non-violence ou non-existence.

Je ne suis pas un doctrinaire du pacifisme, mais j'ai essayé d'embrasser un pacifisme réaliste qui voit dans la position pacifiste le moindre mal pour les circonstances actuelles. Je ne prétends pas être libéré du dilemme moral auquel est affronté le non-pacifiste chrétien, mais je suis convaincu que l'Église ne peut rester silencieuse alors que le genre humain est sous la menace d'un anéantissement nucléaire. Si l'Église est fidèle à sa mission, elle doit réclamer la fin de la course aux armements.

Certaines de mes épreuves personnelles, au cours de ces quelques dernières années, ont aussi servi à modeler ma pensée. J'hésite toujours à mentionner ces expériences par crainte de donner une impression fausse. Un homme qui attire sans cesse l'attention sur ses difficultés et ses souffrances court le danger de développer un complexe du martyre et de donner aux autres

l'impression qu'il recherche consciemment la sympathie. Il peut se faire qu'on soit centré sur soi-même dans le sacrifice consenti. Aussi suis-je toujours réticent lorsqu'il s'agit de citer mes sacrifices personnels. Je crois cependant justifié de les mentionner ici, en raison de l'influence qu'ils ont eue sur ma pensée.

A cause de ma participation au combat pour la liberté de mon peuple, j'ai connu vraiment peu de jours paisibles durant ces dernières années. Douze fois j'ai été emprisonné dans les geôles d'Alabama et de Géorgie. Deux fois ma maison a été dynamitée. Rarement un jour passe sans que ma famille et moi recevions des menaces de mort. Ainsi, en un sens réel, j'ai été battu par la tempête de la persécution. Je dois reconnaître que parfois il m'a semblé que je ne pourrais supporter plus longtemps un tel fardeau et que j'ai été tenté de me retirer dans une vie plus calme et plus sereine. Mais chaque fois qu'une tentation de ce genre s'est présentée, quelque chose est venu fortifier et soutenir ma détermination. J'ai appris maintenant que le fardeau du Maître est léger précisément lorsque nous prenons sur nous son joug.

Mes épreuves personnelles m'ont aussi appris la valeur de la souffrance imméritée. Tandis que mes souffrances augmentaient, j'ai bientôt compris qu'il y avait deux façons de faire face à ma situation : ou bien réagir avec amertume ou bien chercher à changer la souffrance en force créatrice. J'ai opté pour la seconde manière. Reconnaissant la nécessité de la souffrance, j'ai essayé d'en faire une vertu. Ne fût-ce que pour me sauver moi-même de l'amertume, j'ai essayé de voir mes épreuves personnelles comme une occasion de me transformer moi-même et de guérir les gens impliqués dans la situation tragique qui prévaut actuellement. J'ai vécu ces récentes années dans la conviction que la souffrance imméritée est rédemptrice. Il en est qui voient encore dans la Croix une pierre d'achoppement, d'autres la considèrent

comme une folie, mais plus que jamais auparavant je suis convaincu qu'elle est la force de Dieu pour le salut social et individuel. Aussi, comme l'apôtre Paul, je puis désormais humblement, mais fièrement, dire : « Je porte en ma chair les marques du Seigneur Jésus. »

Les moments douloureux par lesquels je suis passé durant des années m'ont aussi porté plus près de Dieu. Plus que jamais je suis convaincu de la réalité d'un Dieu personnel. En vérité, j'y ai toujours cru. Mais autrefois, l'idée d'un Dieu personnel n'était pas beaucoup plus qu'une catégorie métaphysique que je trouvais théologiquement et philosophiquement satisfaisante. Désormais, c'est une vivante réalité, confirmée par les expériences quotidiennes. Dieu a été profondément réel pour moi, ces dernières années. Au milieu des dangers extérieurs, j'ai ressenti la paix intérieure. Dans les jours solitaires et dans les nuits lugubres, j'ai entendu une voix intérieure qui disait : « Voici, je serai avec toi. » Lorsque les chaînes de la peur et les entraves de la frustration avaient presque paralysé mes efforts, j'ai senti la puissance de Dieu, transformant la lassitude du désespoir en élan d'espérance. Je suis convaincu que l'univers est contrôlé par un dessein d'amour et que dans le combat pour la justice l'homme a une compagnie cosmique. Derrière les apparences rudes du monde se cache une puissance bienveillante. Dire que ce Dieu est personnel, ce n'est pas faire de lui un objet fini parmi d'autres objets ni lui attribuer les limitations de la personne humaine; c'est prendre ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans notre connaissance et affirmer que cela existe en perfection en Dieu. Il est certainement vrai que la personne humaine est limitée, mais la notion de personne comme telle n'inclut pas de limitation nécessaire. Elle signifie simplement conscience de soi et gouvernement de soi. Ainsi donc, dans le sens le plus vrai du terme,

Dieu est un Dieu vivant. En lui, il y a conscience et volonté, correspondant aux aspirations les plus profondes du cœur humain : *ce* Dieu à la fois provoque et exauce la prière.

La dernière décade a été vraiment passionnante. En dépit des tensions et des incertitudes de cette période, il s'est produit quelque chose dont la signification est profonde. Les vieux régimes d'exploitation et d'oppression sont en train de mourir; de nouveaux régimes de justice et d'égalité sont en train de naître. En un sens très réel, c'est une grande époque pour y vivre. C'est pourquoi je ne me décourage pas au sujet de l'avenir. L'optimisme facile d'hier est impossible... d'accord! Nous sommes devant une crise mondiale qui nous met si souvent face au murmure qui se lève de cette mer agitée qu'est la vie... d'accord! Mais toute crise comporte à la fois ses dangers et ses chances. Elle peut tourner soit au salut soit à la condamnation. Dans un monde livré aux ténèbres et au désordre, le Royaume de Dieu peut encore régner dans le cœur des hommes.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur 9
Préface de l'auteur 13
Un esprit ferme et un cœur tendre 15
Non-conformiste transformé 25
Être un bon prochain 37
L'amour en acte 49
Aimer vos ennemis 63
Minuit... quelqu'un frappe à la porte 75
L'homme insensé 89
La mort du mal sur le rivage de la mer 101
Trois dimensions d'une vie achevée 115
Rêves détruits 131
Qu'est-ce que l'homme? 145
Comment un chrétien voit le communisme 155
Ce que peut notre Dieu 167
Antidotes de la peur 179
Réponse à une question embarrassante 195
Lettre de Paul aux chrétiens d'Amérique 209
Pèlerinage à la non-violence 221

Imprimé en Belgique par Casterman, s.a., Tournai, décembre 1982.
N° impr. 3382. N° édit. 6224.
Dépôt légal: 4e trimestre 1964. D. 1982/0053/227.

la force d'aimer

Le 4 avril 1968, le pasteur Martin Luther King, apôtre non violent de l'égalité entre les races, Prix Nobel de la Paix 1964, est assassiné à Atlanta. Ce crime contre l'humanité plus encore que contre un homme provoque dans le monde entier une émotion profonde. Toute conscience droite se sent concernée par ce destin tragique que le pape Paul VI n'hésite pas à mettre publiquement en parallèle avec la passion du Christ.

Martin Luther King a lutté pour que soit enfin traduite dans les faits l'égalité raciale proclamée par la Constitution des États-Unis. Son action fut parfois spectaculaire et quoi qu'en disent les partisans de méthodes plus violentes, elle ne fut pas sans efficacité. Mais c'est de l'esprit qui animait cette action que vient la grandeur incomparable de Martin Luther King.

C'est cet esprit que nous livre *La Force d'aimer*. Il nous en révèle la source vive, en une méditation très profonde et d'une actualité frappante, qui jaillit de la rencontre entre l'Évangile et un chrétien du XX[e] siècle. La perspective s'y élargit : si le problème racial y est souvent évoqué, nous y sommes aussi confrontés avec les autres problèmes posés par notre époque à la conscience chrétienne : la guerre et la paix, la bombe atomique, le sous-développement, le rôle de la science et de la technique, le matérialisme, l'économie sociale, le communisme... En vérité, dans ce livre le pasteur King nous invite à nous poser une question fondamentale sur ce que, pour chacun de nous, vraiment, concrètement, vitalement, signifie la foi au Christ et à son Message.

Martin Luther est mort, mais il nous a légué la force d'aimer.

ISBN 2-203-21206-3

Photo Karsh, Ottawa - © Camera Press - Holmes-Lebel →